

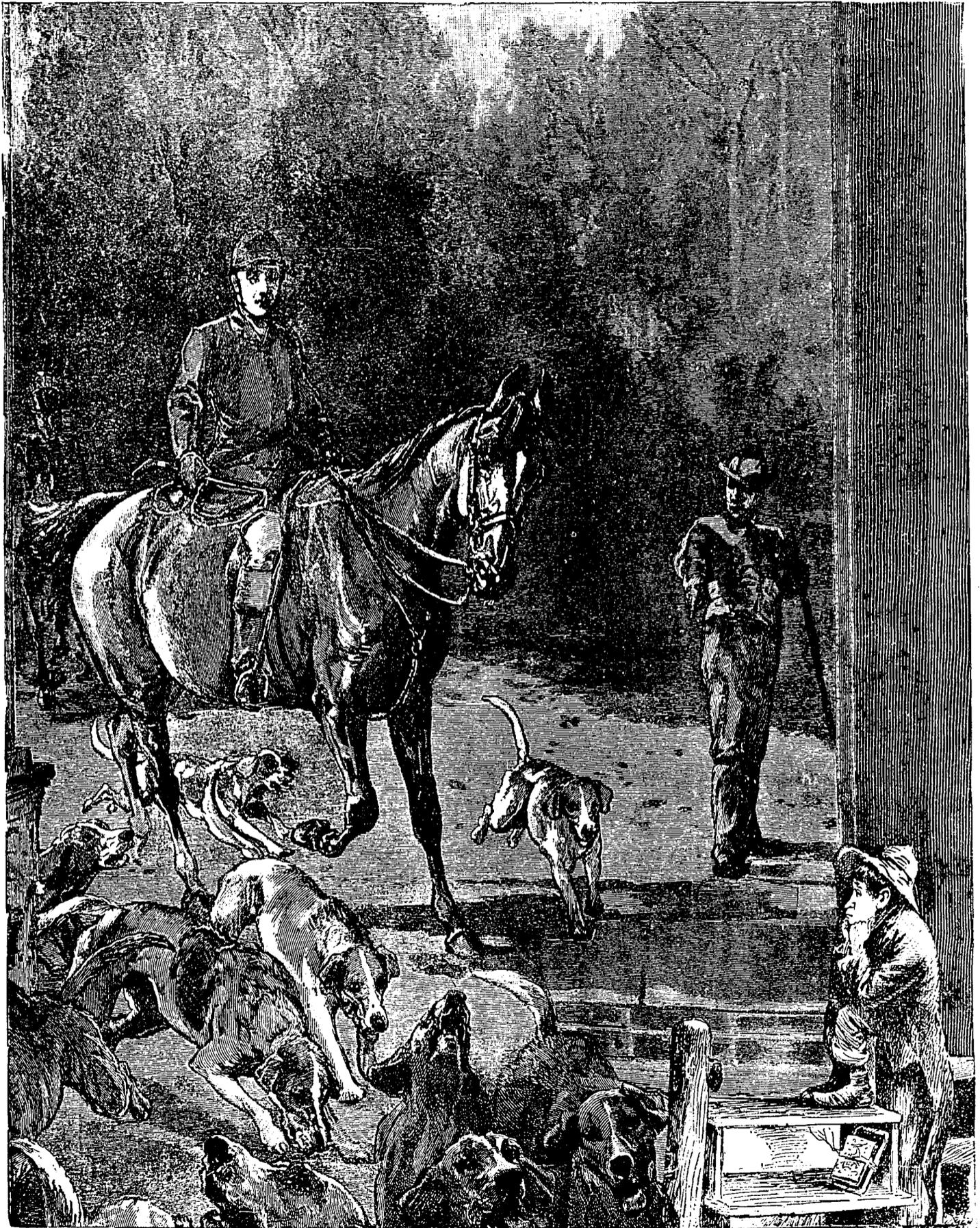
Le Samedi

VOL. I.—NO. 20.

MONTREAL, 26 OCTOBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE, \$2.50.

LES EMOTIONS DE LA CHASSE



Chasseur (qui a perdu un de ses chiens) à un futur électeur.—Mon jeune homme, tu n'as pas vu passer un chien et une bête sauvage par ici ?
Le futur électeur, (espoir de la patrie).—Oui, monsieur, il y a dix minutes, un chien et un lièvre. Mais vous n'avez pas besoin d'être inquiet ; c'est un beau coureur, ce chien-là ; il avait au moins deux pagées en avant du lièvre.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 26 OCTOBRE 1889.

CHASSE-SPLEEN

On achète les tapis à la verte, et on les use au pied!

L'Acte des chemins de fer doit être lu entre les lignes.

Vous ne maîtriserez jamais la clé du succès sans *pêne*.

Dire que le fleuve St. Laurent a la bouche plus grande que la tête!

Pourquoi dit-on d'un homme qui s'emporte qu'il ne s'appartient plus?

Voilà une maison bien imprudente; elle s'est brûlée à la suite au feu de sa cheminée.

Epousez votre belle le jour de sa naissance; un seul présent vaudra pour deux anniversaires.

Quel est l'idée du dictionnaire lorsqu'il fait dire d'un homme en *moyen* qu'il donne *moyennement*.

Les gens seraient plus pauvres qu'ils ne sont s'ils avaient commencé leur carrière avec un capital.

L'industrie n'est pas très active par le temps qui court; mais ce qui prend le mieux, c'est la photographie.

Si nous n'étions pas obligés de manger et si nous n'avions pas de loyer à payer, quelle *bombance* nous ferions!

"Reprennez-le donc, ce cœur que vous m'avez donné," dit le joueur de cartes qui avait tiré sur quatre *aux*.

C'est à tort qu'on dit "tranquille comme un oignon." Tant que l'oignon n'est pas mangé, il est toujours hors d'haleine.

La femme envahit peu à peu les professions exercées par l'homme; mais elle n'est pas encore arrivée à la dignité d'attrapeuse de rats.

Une vérité profonde c'est le remerciement de l'emprunteur à son bienfaiteur: "Quel service vous me rendez! Je ne pourrai jamais vous le remettre."

On a trouvé des graines de melon vieilles de 3,000 dans un cercueil égyptien. Il est certain que c'est une graine de melon d'eau, parce que la momie se tenait le ventre.

L'homme qui se lève pour donner sa place à une femme dans les petits chars, ne reçoit peut-être pas de remerciements de la dame; mais s'il savait les bénédictions qu'il a des autres hommes assis!

Il vient de ce transpirer dans le congrès des républiques de l'Amérique-Sud qui se tient à Washington que dans les parties où la chaleur est plus intense on est obligé de nourrir les poules à la glace pilée pour les empêcher de pondre des œufs à la coque.

Rencontre de deux amis après cinq ans d'absence:

Alfred.—Que fais-tu, maintenant, Georges?

Georges.—J'écris pour gagner ma vie.

Alfred.—Dans les journaux?

Georges.—Non, à mon père, pour qu'il m'envoie de l'argent.

Baptiste (qui voit pour la première fois du gruyère, veut en acheter.

L'épicier.—C'est 40 centins la livre.

Baptiste.—Mais il n'y a que des trous!

L'épicier.—C'est ce qui en fait la valeur, monsieur.

Baptiste.—Si vous croyez que je vais vous donner 40 centins pour une livre de trous!

Le père.—Debout! paresseux, il y a deux heures que le soleil est levé.

Le fils (qui n'est pas bien dégrisé).—Laissez-le faire; il a bien plus de chemin que moi à faire aujourd'hui.

—Tu comprends; je serais bien allé au bal, hier soir; mais je n'ai pas d'habits.

—Mais je t'en ai vu un la semaine dernière.

—Oui; mais hier soir, mon frère est arrivé à la maison avant moi.

Madame Freinraide.—Comment est votre nouvelle cuisinière? Est-elle économe?

Madame Roger Bontemps.—Econ me! Je ne vous dis que cela. Je n'ai pas été à la peine de lui acheter un balai depuis deux mois qu'elle est chez moi.

Dans un salon.

Un monsieur galant (à une grande vaniteuse).—Ah! les femmes! Pour ce qu'elle valent! Tenez, je n'en connais que deux parfaites et accomplies dans toute la ville de Montréal.

La grande dame.—Quel est donc le nom de l'autre?

Jeune parisienne aseptique.—Crois-tu à cela, toi, l'histoire d'Adam et d'Eve?

Jeune Canadienne.—Certainement oui. Pourquoi pas?

Jeune parisienne.—Ce que je ne peux pas comprendre, c'est que pour punir Eve on l'ait forcée de porter un habillement. Où est donc la punition?

Prenant une leçon de cuisine.

Mlle Marie.—Ainsi pour faire de la pâte, il faut ôter ses gants?

Le professeur.—Mais comment donc!

Mlle Marie.—C'est donc ça! Je ne les avais pas ôtés pour la pâtisserie d'hier soir, et j'ai cru m'apercevoir qu'en effet, ils me gênaient, car je n'ai rien fait de bon.

Le neveu (faisant sa cour au vieil oncle riche).—Oncle, que ce vin est donc bon!

L'oncle.—Tu peux en être sûr. C'est moi-même qui l'ai embouteillé il y a cinquante ans.

Le neveu.—Il y a cinquante ans! Fichtre! Qu'il devait être bon dans son temps!

Premier voleur.—As-tu eu de la chance chez le vieux Jambon?

Deuxième voleur.—Tout le contraire, ça m'a coûté \$4.00 de chloroforme et je n'ai trouvé que 80 centins dans ses poches.

La maman, (entichée de son bébé).—Mon oncle, je voudrais que tu le voie, mon bijou, lorsque je joue du piano. Il est des heures entières à écouter; et lorsque la bonne l'emporte, il se met à pleurer.

L'oncle, (qui a horreur du piano).—Mais, ma chère, il pleure peut-être de joie.

Au haut de la tour Eiffel.

La mère et la fille (en extase).—Ah! que c'est donc haut.

Le père (qui ne cesse de déboursier).—Est-ce que vous avez vu quelque chose à Paris, cette année, qui ne soit pas haut?

—De grâce, mademoiselle, donnez-moi cette bague qui est si bien l'emblème de mon amour pour vous, puisqu'elle n'a pas de fin.

—Je suis obligée de la garder pour moi-même, monsieur, parcequ'elle est également l'emblème de mon amour.

Le monsieur n'a pas fini de se rengorger, qu'elle ajoute:

"Parcequ'elle n'a pas de commencement.

L'visitateur (à son ami).—(Quelle est cette superbe batisse?

L'ami.—Si tu savais! Le propriétaire l'a pétri du sang, des sanglots, des cris de ses semblables; des lamentations des femmes et des enfants.

Le visiteur.—Le fruit d'une buvette sans doute?

L'ami.—Non, d'une chambre de dentiste.

—J'ai un secret à te confier.

—Très bien.

—J'ai besoin de \$500.

—Ne crains rien; je n'en parlerai jamais.

Un mari (grognard).—C'est dégoûtant! Je ne puis rien trouver dans cette maison.

La femme.—Tu trouves au moins à redire.

Joseph.—C'est la première fois que je remarque la main de ta femme. C'est épatant. Une main de poupée, ma foi!

Ernest.—Eh bien! Petite comme elle est, elle vous dépense des diamants comme le plus beau battoir de la paroisse.

Madame H... veut passer à travers une glace de salon, la prenant pour une porte, se frappe dessus et recule.

Son mari, en riant. — Tu changes bien vite d'idée! Pourquoi n'as-tu pas continué?

Madame H...—Après réflexion, j'ai cru que c'était mieux.

Philéas.—Sais-tu que les fils électriques font parler d'eux par le temps qui court?

Jonas.—Oui, comme nouvelles courantes.

Mari modèle (qui berce le bébé en lisant le journal du soir).—Tiens, la gazette annonce que la *tournerie* s'en va.

La femme (finissant sa toilette).—Tu peux être sûr qu'elle s'en va, en effet; je l'amène au bal avec moi. Bonsoir, chéri, aie bien soin du bébé.

Polin (légèrement gris).—Dis donc, Jack, pourquoi suis-je comme la lune ce soir?

Jack.—Je n'y suis pas. Tout ce que j'y comprends, c'est que tu es bien plus plein qu'elle.

Polin.—Ah! ah! mon bon; nous sommes tous les deux dans le déclin.

Jeune maîtresse (à sa cuisinière qui part pour le marché).—Le foie d'oie était très bon hier; emportez-en d'autre. Mais tâchez de le prendre après la même oie.

Une demoiselle (chantant faux).—Que je voudrais être petit oiseau!

Un monsieur (à l'autre bout du salon).—Que je voudrais être fusil!

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

Cafés et restaurants.
—Monsieur, voici votre note, dit la maîtresse d'hôtel.

Le voyageur la parcourt et fait un geste de surprise.

—Y aurait-il une erreur ? demanda la dame.
—Mais, sans doute. Je lis à l'article déjeuner, une omelette avec un seul *t*. Il en faut deux.

—Rien n'est plus facile à rectifier.
Et la maîtresse d'hôtel écrit en surcharge :
—Une omelette, avec deux *thés*.

* *

—Garçon, donnez-nous la carte du jour !
—Voilà, monsieur ?... Ces messieurs désirent-ils un filet au madère ?

—Non.
—Un gigot braisé ?
—Nous allons voir.
—Des pieds à la poulette ?
—Eh non ! vous dis-je, donnez-nous un peu de répit !

Le garçon s'éloigne et revient quelques instants après :
—Messieurs, il n'y en a plus de répit !

* *

Vif.—Garçon !
—Monsieur.
—Vous appelez cela une côtelette de veau ? Savez-vous que vous faites-là une grosse insulte aux veaux du pays.
—Monsieur, je vous jure que c'est sans intention, si je vous ai insulté.

* *

C'était au Métropolitain, entre deux viveurs.
Le premier, (lisant).—Tiens ! tiens ! Grève de Seraing...

Le second.—Comment ! Une grève de Serins, à présent. Hélas ! tous s'en mêlent !

* *

Entendu dans un café.
—Eh quoi ! nous avons encore changé de ministère ?
—Il paraît. Croyez-vous qu'il puisse durer ?
—Hum ! Ça pourrait se faire, car c'est un ministère d'été... stable.

* *

—Prêtez-moi donc cent francs.
—Cent francs !... Eh bien, vous n'êtes pas gêné !
—Si je n'étais pas *géné*, je ne vous les demanderais pas.

* *

Puis-je espérer qu'après deux ans ?
Enfin, je toucherai la somme ?
—Attendez encore quelque temps, Je vous paierai, foi d'honnête homme.
—Oh, parbleu ! C'est trop m'éprouver !
Dès demain, je vous le déclare...
—Mais je n'ai point d'argent. —Tarare, Je vous en ferai bien trouver.
—Quoi ! vous ? —Oui, moi. — Destin propice !
Mon ami, mon cher créancier, Rendez-moi vite ce service, Vous serez payé le premier.

* *

Domestiques :
Une dame renvoie sa cuisinière et lui donne son compte. L'argent compté, l'infortuné créature choisit un billet d'un dollar et le jette au chien du logis.
—Que signifie cela ?
—Dame, répond la cuisinière, il ne l'a pas volé, depuis plus de six mois qu'il m'aide à nettoyer ma vaisselle !

* *

Enfants :
L'avenir d'un enfant est toujours l'ouvrage de la mère. L'enfant, comme une branche flexible, devient pour ses parents, suivant l'éducation qu'il en reçoit une couronne ou une verge.

* *

Bébé a disparu : on le cherche, on le trouve enfin au fond du jardin : il a couvert de sable ses pieds et le bas de ses petites jambes, et il reste là debout, sérieux et immobile.

—Que fais-tu donc Bébé ?
—Je me plante pour grandir plus vite.

* *

Dode sort de l'église avec sa mère et lui montrant le suisse.—Maman, pourquoi donc que le bon Dieu n'a qu'un soldat ?

* *

Papa, disait un enfant, qu'est-ce que c'est que ça, des blagues ? — Des blagues ? fit le père... eh ! bien, c'est quand ta mère me dit qu'elle m'aime et qu'elle ne coud pas mes boutons de culottes.

* *

Pater :
—On ne s'arrête pas en disant sa prière Voyons ! ne reste pas cette fois en arrière ; Recommence avec moi ce Pater et dis bien : Donnez-nous...

—Donnez-nous...
—Le pain quotidien.

—Le pain...
—Eh bien ! encor ! pourquoi donc cet pause ? Et pourquoi m'armotter tout bas De ces mots que je n'entends pas ?
—Chère maman, voici la chose : Je priais le bon Dieu, car le pain c'est bien sec, De nous donner un peu de confiture avec.

* *

Entre un père et sa fillette :
—Qu'as-tu donc fait de ta poupée ?
—Je l'ai serrée, je la garde pour mes enfants, quand je serai grande.
—Et si tu n'en as pas ?
—Ah !... bien, alors, elle sera pour mes petits fils.

* *

—Comme il est gentil votre petit garçon !...
—Oh ! je crois... il est charmant ! et avancé pour son âge ! Tenez, il n'a que 3 ans et il a déjà appelé sa grand-mère : vieille bassinoire !...

* *

Un monsieur demande un fromage de Brie, le garçon l'apporte, le monsieur l'examine, puis, d'un air légèrement dégoûté :
—C'est drôle, il ne me dit rien, ce fromage-là.
Le garçon piqué :
—Voulez-vous pas qu'il vous fasse des vers ? Tenez, justement, en voici.

* *

Une bonne.
Un jeune canadien s'est rendu dernièrement à New-York pour avoir de l'emploi.
Baptiste ne s'exprime pas en anglais avec la facilité que ses compatriotes ont obtenue après un long séjour aux États-Unis.

Il s'adresse au commis d'une manufacture :
Le commis.—What do you want ? Who are you ?

Le canadien.—Me a canayen. I am a...a...a... (Il cherche le mot anglais pour orphelin) what you call a man who gots no fader, no moder, no broder, no sister, no money ?...

Le commis.—That is a son of a bitch, dit-il en souriant.

Le canadien.—Oh ! yes, well dat's me.

* *

Au guichet du chemin de fer :
Une dame.—Un billet, monsieur, s'il vous plaît ?
L'employé.—Où allez-vous, madame ?
La dame.—C'est mon affaire, monsieur. Cela ne vous regarde pas !
L'employé.—Mais enfin, il faut pourtant que je le sache. Je ne puis...
La dame, très vexée.—Eh bien, je vais chez ma tante Joseph... là !!

* *

Au confessional :
Mlle A... (douée d'une beauté médiocre).—Est-ce un péché de se croire jolie ?
—Non, mon enfant, lui répondit le prêtre, il y a pas péché, mais il y a erreur.

CHOMAGE FORCÉ

Deux anciens amis se rencontrent :
—Ainsi, tu es sans occupation dans le moment ?
—Oui, j'ai perdu ma situation, une très belle situation. J'accompagnais un *lecteur* sur la Tempérance, et il me montrait à son public comme exemple de l'abrutissement alcoolique.

—Ça t'embêtait sans doute ?
—Non ; mais mon homme est tombé en mauvaises affaires, et sur les derniers temps, il ne pouvait pas même m'acheter le whiskey pour me souler.

TROP PARLER NUIT

M. Tonnetrésfort, à la veille de se coucher, se rappelle qu'il a oublié sa pipe dans le boudoir et il s'empresse de descendre pour aller la chercher. Voici le petit monologue de retour qu'on entend murmurer dans l'escalier :

—Quel est l'inférieur imbécile et triple idiot qui a laissé le crachoir dans le milieu de la place ?
—Mon mari, reprend tranquillement sa femme, tu as le droit de penser de toi tout le mal que tu voudras ; mais ne le dis donc pas devant tes enfants.

REMÈDE CONTRE L'INSOMNIE

Le capitaine.—Major, avez-vous un remède contre l'insomnie ?

Le major.—Oui, un remède infailible. Je prends un *hot scotch* ; puis j'attends. S'il ne fait pas son effet, j'en prend un second, et j'attends. Si celui-là manque son coup, j'en prends un troisième et j'attends.

Le capitaine.—Mais ça ne m'a pas l'air infailible, votre remède.

Le major.—Au contraire. Quand je suis rendu au quatrième, ça m'est tout à fait égal de dormir ou de ne pas dormir. Vous voyez ?

UN MOT DE TROP

Elle, minaudant.—Monsieur Alphonse, dites moi donc franchement quelle est la femme que les hommes trouvent la plus belle dans cette soirée.

M. Alphonse.—Mais je n'en vois pas une seule de belle.

SOUS LE RÈGNE DU PHONOGRAPHE

Charles Morizepaie.—Je vous donne ma parole que je vous paierai un à compte de \$50 samedi midi.

Tom Jouséré.—C'est bien ! Répétez cela dans mon phonographe.

COMMENT NAÏT L'INCRÉDULITÉ

X...—Tu devrais avoir honte ! Douter de l'Évangile ! Peux-tu donner une seule raison contre la véracité des Actes des Apôtres ?

Z... (un farceur).—Une raison péremptoire. Ils étaient tous des pêcheurs.

MOTS D'ENFANTS

Bébé vient de recevoir en cadeau une de ces cornes à musique dans laquelle elle souffle du matin au soir. Passe sur ces entrefaites un animal orné de cornes qu'elle n'a jamais encore vu : une vache demandant son veau :
—Oh ! maman, viens donc voir ! Une grosse bête qui joue de la même corne que moi !

Bébé qui avait été insupportable a reçu la plus grosse volée de sa vie. Elle passe une demi-heure à se lamenter dans un coin. Mais désespérant d'attendrir sa mère, elle s'arrête, puis finit par lui dire :

—Tu sais, maman, tu peux venir m'embrasser à présent ; je te pardonne.

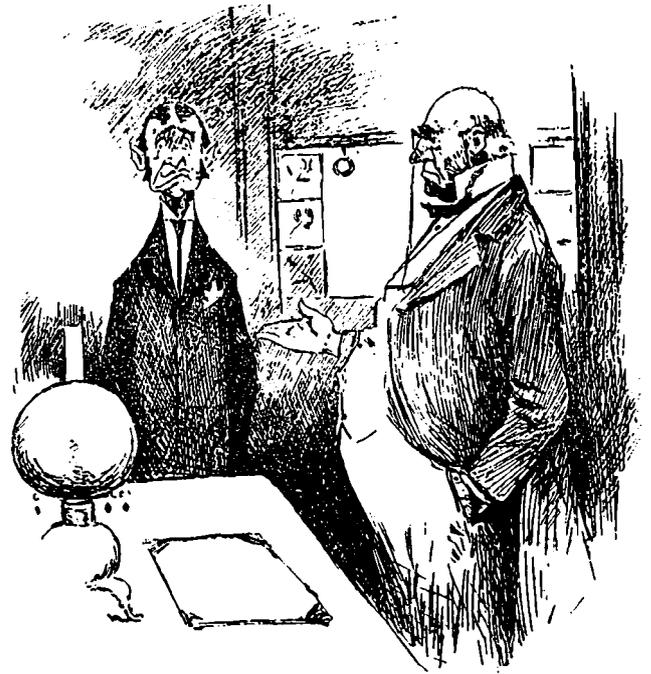
DESILLUSION PENIBLE



Mademoiselle Anne Ancientan (qui a la vue courte).—Ça l'air à prendre avec le monsieur qui a cette grosse moustache là-bas. Voilà 10 minutes qu'il me regarde en plein visage.

La jeune sœur.—C'est le professeur Cranium ; c'est le derrière de la tête que tu lui vois.

PERPLEXITÉ SINCÈRE



Beau-père en perspective.—Vous voulez épouser ma fille. Comment espérez-vous vivre sans situation, sans salaire ?

Le jeune et dégingant Fouquier.—Ce n'est pas la question. Comment vais-je vivre si je ne me marie pas ?

L'ART D'ÊTRE BELLE

LES RIDES

Quel vilain mot ! et que ces plis et ces sillons sont tristes à constater pour les femmes qui, bien portantes, douées d'une jolie tournure et pleines de vigueur, les constatent sur leur visage, leur cou, leur poitrine et leurs mains.

Les cheveux sont restés noirs, la taille est toujours droite, élancée, le pied mignon, comme dit la chanson, les attaches fines et aristocratiques, les yeux n'ont rien perdu de leur éclat et, sans ces rides malencontreuses, on serait toujours jeune et belle !

La moins coquette, la plus raisonnable des femmes ne peut s'empêcher de constater cela avec regret. Tout en se résignant à vieillir et toute jeune se en se voyant revivre dans ses enfants, la mère de famille pousse un profond soupir de regret lorsqu'elle arrive à cet âge qui n'est pas encore la vieillesse, mais qui est à la beauté ce que le crépuscule est au jour.

Allez vous étonner après cela que les coquettes, celles qui ont passé quarante années de leur existence à se faire dire qu'elles sont belles, élégantes, dignes de tous les hommages, étonnez-vous que, sentant que tout leur manque et que cette royauté va leur échapper, elles veuillent la conquérir à tout prix.

C'est alors que les pauvres femmes deviennent d'une crédulité bien profitable à ceux qui savent l'exploiter. Elles dévorent toutes les annonces : Plus de rides, épiderme semblable à la feuille d'un rose, et autres plaisanteries du même genre ! Les essayés de tout et rien ne réussit. Leur peau fatiguée par les lotions, les frictions et les pommades, n'en devient que plus ridée.

C'est qu'hélas ! rien ne peut faire que nous n'ayons pas notre âge ; il faut s'en consoler et chercher dans l'hygiène de la peau et l'hygiène générale du corps une atténuation aux ravages de la sénescence. Puis, employer des remèdes qui n'offrent aucun danger et, si l'on veut recourir aux ards, le faire assez adroitement pour que l'œil le plus exercé ne puisse s'en apercevoir.

Les médecins ont le grand tort d'être sans pitié pour les femmes coquettes. Certes, si une de leurs clientes réclame leurs soins pour une acné, une couperose ou toute autre maladie de la peau, ils mettront leur science à sa disposition ; mais qu'une désespérée de l'âge mur vienne leur demander une lotion pour amoindrir les rides, ils ne la prendront pas au sérieux et se trouveront offensés dans leur grave ministère.

Et cependant, que de malheurs ils éviteraient

avec un peu d'indulgence et de sages conseils. Combien de maladies de peau ne sont que le résultat des ravages causés par les cosmétiques dangereux employés pour faire disparaître les rides.

Mais les rides ne sont pas toujours la conséquence de l'âge. Les excès, les veilles, les maladies graves, les réflexions amères à l'état permanent, les défauts qui altèrent le caractère, comme l'envie, par exemple, sont autant de causes du dessèchement de la peau et de maigreur du corps, par conséquent de rides, puisque celles-ci ne sont produites que parce que la peau est trop large pour ce qu'elle doit contenir.

Il en est de même chez les femmes qui ont eu beaucoup d'enfants. De plus, les constitutions molles et lymphatiques sont beaucoup plus disposées que les autres aux rides précoces.

Pour les jeunes gens, les remèdes sont nombreux. A ceux qui sont susceptibles, ombrageux, sombres et taciturnes, je conseillerai de changer leur humeur noire en un charmant caractère gai, enjoué et couleur de rose. Ceux de qui les rides sont causées par une longue maladie les verront disparaître au fur et à mesure que la santé reviendra. Ceux qui travaillent trop, qui se livrent à des excès ou à des veilles prolongées, comme d'aller trop souvent au bal, trouveront eux-mêmes le remède.

Restent ceux ou celles qui ne peuvent dire deux mots sans faire les grimaces les plus extraordinaires. A ceux-là je donnerai comme exemple les acteurs tragiques et comiques qui, à force de prendre devant le public un masque pleureur ou joyeux, finissent par le graver en caractères ineffaçables sur leur visage.

Or, ceux qui contorsionnent ainsi leurs traits, sont vieux de bonne heure. N'entend-on pas tous les jours des mamans dire à leurs enfants : " Ne plisse pas ton front, ne fait pas de grimaces en parlant ! " Il est certain qu'un enfant qui plisse le front à chaque parole qu'il profère aura des rides au front avant l'âge de quinze ans. Ceux qui rient toujours ont la patte d'oie et des rides sous les yeux de très bonne heure, tandis que ceux qui pleurent pour rien ont les paupières ridées, ce qui est affreux, le dessous des yeux marqué comme d'un petit damier et enfin les commissures de la bouche tombantes et molles.

Pour se conserver, il importe d'éviter les mouvements inutiles et disgracieux. Je sais que beaucoup de personnes appellent les contorsions du visage, de la physionomie ; mais elles se trompent, il y a deux genres de physionomie, la laide

et la jolie. La jolie physionomie réside dans le sourire gracieux et doux.

Tout ce qui oblige la figure à de grands mouvements doit être réproché. Les Grecs, fort savants en matière de beauté et très soucieux de ne pas déformer leurs traits considéraient l'art du chant et celui de la déclamation comme pernicieux aux traits réguliers. Ils s'abstenaient de chanter et de jouer la comédie. Ils payaient des gens dont c'était le métier.

On a proposé beaucoup de moyens pour les rides prématurées ; mais il est certain qu'elles cessent tout naturellement avec les causes qui les ont produites.

Il n'en est pas de même de celles qui sont amenées par l'âge. Tout ce qui amaigrit le corps rend la peau plus lâche ; il est donc important de ne pas se laisser maigrir. Mais, de même que que les fruits se rident à l'arrière saison, il vient un âge où la graisse qui se trouve sous l'épiderme se dessèche et le même phénomène se produit chez un vieillard et dans une vieille pomme par suite de la perte d'humidité qui produit le dessèchement. Donc pour combattre les rides qui sont le résultat de l'âge il faudrait arriver à diminuer la superficie de la peau, autrement dit à la rétrécir.

Pour cela je conseillerais quatre choses puissantes : l'alun, le tannin, le borax et l'eau de vie ou encore mieux l'alcool du vin. Je ne dirai pas que les rides disparaîtront, mais je suis en mesure d'affirmer qu'elles seront atténuées au moins de moitié si le traitement est bien compris et employé à des doses raisonnables.

L'abus du tannin et de l'alun produirait un résultat contraire ; au lieu de resserrer juste ce qu'il faut pour que la peau adhère, ils ressermeraient tellement qu'ils feraient plisser la peau. Je connais une dame âgée maintenant de 79 ans qui n'a jamais employé autre chose que de l'eau-de-vie pure pour se débarbouiller. Son visage est encore ferme et relativement peu ridé.

Une autre dame de mes vieilles amies qui veut bien souvent me communiquer des recettes précieuses, se sert depuis plus de vingt ans de tannin et d'alun.

Il faut commencer ce traitement à petites doses d'abord, ainsi :

Alun	1 ½ gros
Tannin	1 ½ gros
Glycérole d'amidon.....	1 ½ oz.

Deux mois après on augmente la dose.

Alun	2 gros
Tannin.....	2 gros
Glycérole d'amidon	1 ½ oz.

CONSOLATION PEREMPTOIRE

Puis si la peau continue à bien le supporter on arrive à :

- Alun..... 3 gros
- Tannin... 3 gros
- (Glycérole d'amidon..... 1½ oz.

Cette pommade s'emploie en frictions sur le visage, le cou, les mains, en un mot partout où il y a des rides ; on frotte doucement pour ne pas fatiguer la peau et assez longtemps. On peut faire cette friction à n'importe quelle heure, mais il est préférable de la faire le soir avant de se coucher, de façon que la pommade pénètre dans le tissu.

Tous les matins on frictionne la peau avec de l'eau au borate de soude :

- Eau..... 13 oz.
- Borax..... 2½ gros
- Alcool de vin..... 2 oz.

De même que pour la pommade, on peut augmenter la dose en ne dépassant pas 4½ gros de Borax.

Pour combattre les rides, une vie très régulière est indispensable, puis il faut se garder soigneusement d'employer des pommades, cold cream et surtout les fards.

Ne jamais prendre de bains chauds, ils ont la grave inconvénient de dilater la peau et se laver le visage avec de l'eau à peine tiède. Je conseillerais même aux personnes pâles, peu sujettes aux coupures de se laver à l'eau froide.

Tout ce qui est émollient provoque les rides, il faut donc se garder d'acheter ces blanc gras qui, sous prétexte de rendre au visage son éclat juvénile, comme disent les prospectus, relâchent les tissus au lieu de les resserrer, sans compter le danger qu'il y a dans l'emploi des fards qui contiennent le plus souvent du plomb et du mercure.

Combien de jeunes femmes, je parle des femmes de vingt ans, en peuvent résister au désir d'essayer les drogues annoncées dans les journaux !

Elles sont jeunes, jolies, leur peau est fraîche et veloutée, cela ne leur suffit pas ; elles veulent encore plus et elles se fardent. Au bout de peu de temps la peau se dessèche, se ride et elles sont obligées de cesser non seulement de se servir de fards, mais de la poudre de riz la plus innocente.

Pour ces rides accidentelles les douches de vapeur sont excellentes, de même que les lotions au sublimé, au chlorhydrate d'ammoniaque et lait d'amandes. D'autres préconisent une pommade composée de :

- Thérébentine..... 2 gros
- Beurre frais..... 1½ gros
- Mastic..... ¼ gros

Ainsi que je l'ai dit plus haut, le meilleur remède est de supprimer la cause, l'effet cessera de lui-même.

Le dernier écho de la saison de pêche :

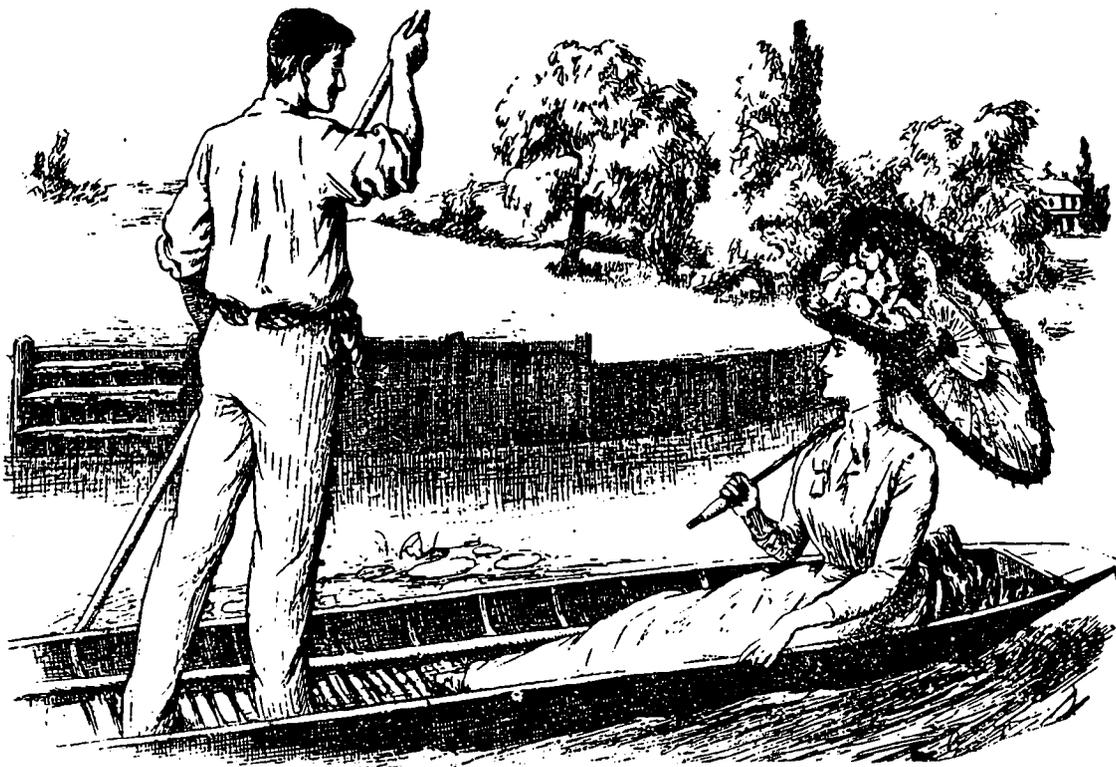
Maud et Charley, perdent à peu près leur temps.

—Est-ce, que ça mord, mademoiselle Maud ? demande l'autre.

—Pas le moins du monde ; j'ai attrapé un poisson long comme le doigt, que j'ai rejeté à l'eau.

—Qu'est-ce que vous diriez, Mlle Maud, si vous accrochiez un gros poisson comme moi, reprend Charley décidé à faire sa déclaration.

—Je ferais comme pour l'autre ; je le jeterais à l'eau.



Ernest.—Si vous m'aviez épousé au lieu de Freycinet ?

Emma.—Au lieu d'être dans le moment avec vous, je serais ici avec Freycinet, je suppose.

UNE AMELIORATION SENSIBLE



M. Rosenbaum.—Vous voulez avoir ma fille ! je ne pense pas. J'ai appris que vous négligiez vos affaires au point que vous n'avez fait que \$1,000 de bénéfices l'année dernière.

Le prétendant.—C'est vrai ; mais cette année, je m'en suis occupé beaucoup et j'ai l'espoir de faillir pour cent mille dollars.

M. Rosenbaum.—Tonnerre, prenez-là ; je vous bénis.

EN TEMPS D'ELECTION



—Sapristi ! qu'ils chantent faux, tes électeurs !
—Ça ne fait rien, leurs voix sont bonnes !

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

COULEUR ISABELLE

Cette couleur, qui participe, selon Trévoux, du jaune, du blanc et de la couleur de chair, a, dit-on, pour origine une chemise de l'archiduchesse Isabelle d'Autriche, fille du roi d'Espagne Philippe II et d'Elisabeth de France, et elle daterait du siège d'Ostende, entrepris par les Espagnols en 1601, lequel dura trois ans et soixante-dix-huit jours et coûta la vie à près de cent cinquante mille hommes.

L'archiduchesse ayant accompagné Albert, son époux, dans ses guerres contre les Hollandais, fut témoin de ce siège célèbre. En présence des efforts infructueux des assiégés, elle fit le vœu de ne changer de chemise qu'après la prise d'Ostende. Les assiégés résistèrent trois mois encore avant de rendre à Albert le monceau de ruines auquel leur ville se trouva enfin réduite. La chemise de la souveraine des Pays-Bas, durant ce temps, d'une couleur dont s'empara la mode, et qui, grâce aux circonstances héroïques où elle avait pris naissance, fut portée avec une sorte d'enthousiasme sous le nom de couleur Isabelle.

La couleur en question n'est pas mentionnée dans Nicot (1606) ; je n'ai point vu qu'il en fût parlé dans Bonours (*Le Mémorable Siège d'Os tende*, 1628) ; elle n'est pas signalée dans Cotgrave (1660) ; mais elle figure dans la première édition de l'Académie (1694.) Ces dates et ces faits me semblent favoriser singulièrement l'opinion que l'origine de *couleur Isabelle* remonte effectivement à la source que je viens d'indiquer.

Chez un peintre. Le portrait est à peu près terminé. La dame dont les mains sont horribles fait ses remarques :

—Vous m'avez plus flatté les mains que la figure.

Le peintre.—C'est la main qui paie, voyez-vous, madame.

Hormidas.—Les temps sont durs, j'ai renoncé provisoirement au journalisme.

Pancrace.—Et que fais-tu ?

Hormidas.—Je me suis mis dans le commerce.

Pancrace.—Lequel ?

Hormidas.—Marchand de meubles.

Pancrace.—En as-tu déjà vendu ?

Hormidas.—Je te crois, j'ai déjà vendu les miens !

CHRONIQUE

Il y avait hier, dans les États-Unis, spécialement dans le New-Hampshire, le Maine, le Vermont et le Connecticut, 40,000 personnes et dans le Canada 5,000 personnes convaincues que la société actuelle allait subitement finir et qu'à partir de ce matin, par un effet de l'intervention divine, il n'y aurait plus qu'une seule langue dans le monde et qu'une seule nation de frères, et probablement de sœurs aussi.

Cet événement devait nous être annoncé, ce matin, par l'arrêt du soleil à l'horizon, alors, pour nous servir des termes de l'apocalypse, "qu'une femme vêtue du soleil, ayant la lune à ses pieds et portant sur sa tête un diadème de 12 étoiles" annoncerait le commencement de la troisième époque, qui est le *millenium* ou la période de 1000 ans de paix et de bonheur.

Telle est en deux mots la croyance des *adventistes*.

Miller, le fondateur de cette secte, avait d'abord fixé cet événement pour 1843 ; et il se passa, en effet cette année-là des choses bien extraordinaires. Les *adventistes* convaincus avaient abandonné leurs propriétés, transmis leurs biens à d'autres et pour mieux voir la transformation, s'étaient vêtus de blanc et avaient grimpé sur le toit des maisons. Croirait-on que la puissante maison de Claffin & Co, de New-York, doit son origine à cette superstition ? Claffin tenait alors un petit magasin dans le Connecticut ; mais il croyait fermement à cette seconde venue du Christ. Quelques jours avant la date prévue, il mit son magasin au pillage, invitant tout le monde à venir s'y servir. La transformation ayant manqué il se trouva si ruiné et si couvert de ridicule qu'il résolut de venir s'enfuir dans le grand New-York, où il fonda une maison maintenant millionnaire.

* * *

La Providence, dans sa bonté, nous a donné des scieurs de bois. Le mien est un original que je ne rejoins pas tous les jours. Dimanche dernier, je le surprends par accident à me fendre du bois pendant la grand'messe. Je l'aborde sans précaution pour interrompre cet exercice intempêtif et je me trouve en face de l'homme le plus surpris du monde, malgré la forte alcoolisation de son haleine :

—Cher petit Jésus, s'écrie-t-il, ce n'est pas possible ! C'est aujourd'hui dimanche ? Il y a une erreur quelque part . . .

Puis, songeant profondément en se grattant la tête pour trouver la bonne raison :

—Aussi, j'aurais dû m'en douter, reprend-il, voilà deux jours que ma pauvre montre ne marche pas.

—Ah ! tant mieux : ça c'est une raison ; il me semblait aussi, père, que vous teniez à votre religion.

—Ma religion ! Je ne vivrais pas sans cela. Je suis si strict sur le dimanche, que, généralement, je n'ose pas travailler par précaution le samedi et par respect le lundi.

—Ah ! par exemple ! C'est de l'exagération.

—Non, monsieur, craignez pas ; c'est parce que je l'ai dans le sang ; et il y a des fois, quand je ne suis pas bien sûr, que j'observe le dimanche toute la semaine tant longue qu'elle est. C'est bien ennuyant, dans ce temps-là, par exemple.

* * *

Voici qui n'est pas gai pour une chronique : nous sommes menacé du choléra. Soit dit sans

légèreté et sans persiflage ; car ce sont les hommes de l'art qui s'en alarment. En 1830 comme en 1846, le choléra est parti de l'Asie. C'est encore de là qu'il est parti cette année. Il règne depuis trois mois dans la Mésopotamie, pays très loin d'ici. Mais il se rapproche et il est maintenant en Perse. Le 24 août dernier, il y mourait de 300 à 400 personnes par jour, ce qui est une proportion énorme.

En septembre l'épidémie se propagea dans l'Euphrate, la vallée du Tigre et dans les environs du golfe Persique, et il est rendu à Schiratz.

En un mot, le choléra est rendu aux frontières russes ; et il existe de grands doutes de savoir si la Russie est en état de songer à détruire ce hideux voyageur.

* * *

Il se déroule entre l'Angleterre et la Suisse un petit scandale dont j'entends bien me laver les mains. Comme on le sait, les médecins gradués d'un pays ont le droit de pratiquer dans un autre. Mais voilà que la Suisse vient de mettre un terme à cet arrangement, en défendant aux médecins anglais de pratiquer dans son territoire, sans un examen local. Grand émoi en Angleterre : échange de représentations diplomatiques, desquelles il ressort que les médecins sont admis à leur profession en Angleterre avec trop de facilité ; qu'ils ne connaissent rien de leur art et qu'il est excessivement dangereux de les laisser pratiquer.

* * *

En voyant, l'autre jour, passer dans un coupé la première peau de buffle de la saison, j'ai douloureusement songé à la disparition lente mais sûre de cette reine des couvertures. Il y a vingt ans, on comptait huit millions de buffles dans le Nord-Ouest. Savez-vous ce qu'il reste de cette richesse ? car on en a fait un recensement consciencieux. Il reste 500 têtes de buffalos dans tout le territoire canadien et 85 seulement sur le territoire américain, à part 200 sujets que le gouvernement américain entretient dans le parc national de Yellowstone et 304 qui sont détenus en captivité dans différentes parties des États-Unis.

La question qui se présente maintenant est la suivante : Quel va être le substitut ? car il nous faut des robes de carrosse.

Nous retombons forcément dans la classe des animaux domestiques pour nous trouver limités à peu près à un seul animal : le chat. Les américains y ont pensé avant nous et l'industrie des peaux de chats prend chez nos voisins beaucoup d'extension. Les prix sont même cotés : 5 centins pour une peau de chat ordinaire, 10 centins pour une peau de chatte d'Espagne et 25 centins pour une fourrure de chat noir. A ces prix là une peau de voiture se vend de \$50 à \$60. Le chat va donc devenir un article régulier de commerce.

* * *

New-York s'occupe, par le temps qui court, de la maison de Madame Cleveland qui, pour la première fois, s'installe chez elle dans les meubles de son choix. Comme tout le monde la connaît pour une femme de goût, on s'est naturellement intéressé à sa manière de monter une maison. Elle donne sa préférence au vieux *mahogany*, ce qui n'est pas une petite affaire, parce que les Vanderbilt ont l'habitude d'accaparer tout ce qui apparaît dans les salles de bric à brac.

Madame Cleveland a fait finir tous ses parquets en bois dur pour les recouvrir aux quatre cinquièmes d'un tapis de Perse ou de Turquie.

Les passages sont meublés dans le style mauresque, la salle à diner est genre anglais, la bibliothèque genre espagnol, le salon genre français et les chambres à coucher genre mixte du français et de l'américain.

Les appartements de réception sont agrémentés de paravents dans les coins pour permettre aux invités qui préfèrent le tête-à-tête de s'isoler.

Tous les meubles sont disparates et les lampes à piedestal sont parsemées d'un bout à l'autre du salon, qui n'a pas d'ornements chargés.

Madame Cleveland a ouvert neuf grandes caisses d'objets d'art et de fantaisie, reçus en cadeau du temps que son mari était président des États-Unis.

* * *

La civilisation telle que comprise par les blancs est, paraît-il, quelque chose de terrible pour nos frères des autres continents. C'est ainsi que le Représentant de la Chine à Washington vient de défendre à ses secrétaires et attachés d'ambassade de *flirter* avec les Américaines. La séduisante yankee ne fait d'eux qu'un monceau de ruines.

La même expérience vient de se produire à Paris. Le roi Dinah, de la Sénégambie, un brave et bon suzerain de la France, est arrivé à l'Exposition il y a quelques mois dans une situation de santé florissante. Tout alla bien jusqu'à l'arrivée d'un de ses amis, le Shah de Perse, qui eut l'imprudence de l'initier aux plaisirs de Paris. Après le départ du roi des rois, Dinah, pour son malheur, ne voulut pas sortir du mouvement ; et le voilà qu'il vient laisser Paris brisé de corps et d'esprit. Les dissipations de toutes sortes l'ont conduit aux portes du tombeau.

* * *

Montréal avec sa *Ligue des droits égaux* empêchait Chicago de dormir. Cette dernière ville a maintenant la sienne. On la nomme : *Ligue des droits personnels*. Elle a déjà plusieurs cranks, car elle vient d'adopter la résolution suivante, en réponse au mouvement de la fermeture des auberges le dimanche :

Que si l'on veut fermer les buvettes le dimanche, nous insistons pour que les églises soient aussi fermées, en sorte que personne ne puisse faire de traite le dimanche.

Evidemment toutes les *Ligues des Droits* quelconques, sont destinées à avoir de l'esprit.

* * *

On se plaît à mettre en relief la virulence du langage politique sur les hustings du Canada. Il faut croire que c'est à peu près la même chose dans tous les pays. L'autre jour, M. Herbert Gladstone accusait M. Chamberlain, sur un husting dans Leeds, de trahir les secrets de cabinet lorsqu'il était dans le gouvernement de son père.

M. Labouchère se contente de traiter M. Chamberlain de Judas et Pengage à se pendre comme son patron.

M. Matthews, qui occupe dans le ministère actuel un poste équivalant à celui de ministre de la justice, compare les collègues de M. Gladstone à une bande de vipères renfermées dans un bocal.

M. Ritchie appelle sur les tréteaux de Brighton Sir Robert Peel un âne pompeux.

Un autre fait curieux à signaler dans les mœurs politiques anglaises. On est tout surpris de voir deux journalistes, M. M. Sala et Yates, aller faire de la discussion sur les hustings. C'est la première fois, paraît-il, que la chose arrive.

* * *

Même genre électoral en France, si nous prenons pour exemple l'élection de Toulouse, où se présentait le ministre de l'intérieur, M. Constans, l'âme du gouvernement actuel. Le Marquis de Morès l'a tout simplement accusé d'assassinat. De son côté, M. Constans a mis la police aux trousses du marquis pour l'empêcher de poursuivre sa cabale. Celui-ci a tiré son revolver, mais a été arrêté immédiatement pour tentative d'assassinat sur un gendarme. En France, cette accusation entraîne la peine de mort. Pour ne pas manquer son coup, M. Constans a fait dire au juge par le préfet de police qu'il devait trouver l'inculpé coupable ou être démis.

—Si c'est ainsi que M. Constans entend la justice, reprit le Magistrat, nous allons voir.

Et le lendemain le marquis était remis en liberté avec 820 d'amende.

Le marquis de Morès, fils du duc de Vallambrosa, est ce français bien connu qui a établi un ranch dans le Dakota. Il y a deux ans, comme sa vie avait été menacée par des *cowboys* dans la prairie, il eut le *pluck* d'en tuer un et de mettre ainsi les autres en déroute.

Le marquis de Morès porte une autre accusation contre Constans. Il prétend que c'est son adresse dénuée de scrupules qui a tué Boulanger. Il avait prévu que la fuite du brave Général serait la fin de sa popularité en France. Il inventa, en conséquence, cette enquête du Sénat sur une accusation criminelle. Mais auparavant, il avait soudoyé madame Bonnemain, cette femme qui a accompagné le général partout et qui est encore avec lui. Le rôle de celle-ci était de jouer l'amour et la frayeur et de décider le général Boulanger à fuir. Son empire était telle qu'elle a réussi et que l'étoile du général est éteinte.

* *

J'entre par hasard chez Dufresne et Mongemais pour marchander de l'eau minérale. Mais Dufresne est en frais d'engager un commis. Joli garçon, bonne taille, figure ouverte. Il paraît convenir en tous points. Puis viennent les questions d'usage. "D'où venez-vous ? Qu'avez-vous fait etc."

—Enfin, reprend Dufresne, quelle est votre capacité ?

—Ma capacité, monsieur, c'est au moins 30 verres de *brandy* par jour, sans que ça renverse.

Je ne suis pas resté pour savoir si le marché a été conclu.

* *

Il arrive l'autre jour au bureau de police d'Hochelaga une espèce de vagabond couvert de poussière, tout en sueurs et ivre à ne plus rien savoir.

—D'où viens-tu ? lui dit le sergent en devoir.

—De la Pointe aux Trembles ; et à pied s'il vous plaît.

—Tu as du trouver le chemin long, mon vieux, reprend l'homme de police.

—Pas une miette, mon ami ; ça ce n'est rien, la longueur ; c'est la largeur qui m'embêtait.

* *

Pour finir, une indiscretion dans un bureau de journal que je ne nomme pas.

Le reporter.—Voici un sermon qui me paraît tout à fait faux. Dois-je le publier tout de même.

Le rédacteur.—Sans doute. Qu'est-ce qu'il a donc ?

Le reporter.—Il est basé sur le texte : "Voilà que la nuit vient, quand personne ne pourra plus travailler."

Le rédacteur.—Es-tu bien sûr que c'est dans l'Évangile ?

Le reporter.—Certainement, dans St Jean, chap. 9, verset 4.

Le rédacteur.—Hum ! Ça me fait l'effet qu'on n'était pas fort sur les journaux du temps de St Jean.

TOUCHE A TOUT.

LES DEUX AMES

I

Dans le ciel habitaient deux âmes
Deux âmes de petits enfants,
Qui voltigeaient comme ces flammes
Que les marais livrent aux vents :

Êtres divins, tous deux semblables
Par l'innocence et la beauté,
Voyant des choses ineffables
Aux secrets de l'éternité.

Avec l'impatient coup d'aile
D'oiseaux qui désertent leurs nids,
Fiers de leur liberté nouvelle
Ils parcouraient des infinis !

Ils allaient d'étoile en étoile,
Fendaient l'azur d'un même essor ;
Et, comme en mer fuit une voile,
Voyaient s'enfuir les astres d'or !

Tout autour, masses vagabondes
Où s'égarait notre raison,
Vogaient, par flottilles, les mondes,
Dans l'océan sans horizon.

Variant leur course nocturne,
Ils sondaient l'impalpable éther,
Aliant des anneaux de Saturne
Aux aurores de Jupiter ;

Ils volaient des splendeurs à l'ombre,
Des nuits pâles aux jours vermeils,
Et s'amusaient d'erreurs sans nombre
A vouloir compter les soleils !

Dans ces poussières lumineuses,
Dans ces abîmes de clarté,
Où blanchissent les nébuleuses
Qui brillent par les soirs d'été,

Ils écoutaient les harmonies
Que les globes font dans leur cours :
S'attristaient sur les agonies
Des mondes éteints pour toujours.

Parfois, approchant de la terre,
Emus d'un indicible effroi,
Ils plaignaient l'astre solitaire
Dans son atmosphère de froid :

Ou bien, ils suivaient la traînée
Des comètes aux crins de feu ;
Et, de la route illuminée,
Envoyaient un sourire à Dieu !

II

Un jour, Dieu dit : "L'heure est venue ;
Un sein mortel doit vous nourrir !
Sur terre toute âme est tenue
D'aller renaître pour mourir !"

Aussitôt les deux frères âmes,
Dociles aux célestes lois,
Dans le sein tremblant de deux femmes
Lors descendirent à la fois.

L'une était une jeune reine
Qui, souriant à chaque pas,
Gravissait, superbe et sereine,
Un des beaux trônes d'ici-bas !

Un peuple attendait le doux être ;
Le canon, de sa grosse voix,
Annonça qu'il venait de naître
Un enfant, héritier des rois !

Un palais devint sa demeure ;
On s'écrasait pour l'entrevoir ;
Et le poète chanta l'heure
Qui vit éclore tant d'espoir !

Et l'or, la dentelle, la soie,
Charmaient ses yeux à peine ouverts ;
On mit dans son berceau la joie,
Et dans ses rêves l'univers !

Et, par un étrange partage,
L'autre mère avait pour abri
Les murs nus d'un sixième étage,
Où l'enfant fit son premier cri ;

Il tomba du pays des anges
Au plus sombre toit des vivants :
La charité marqua ses langes,
Et l'admit parmi ses enfants ;

Un sein flétri reçut sa bouche,
Des pleurs coulaient sur son sommeil,
Un dur oreiller fut sa couche,
Un amer baiser son réveil :

Dans le berceau qu'elle balance,
L'œil fixe et le cœur attenté,
La pâle mère a vu d'avance
La misère et l'obscurité :

Puis, quand chaque âme ainsi fut née,
Dieu mit un voile à son passé :
—Et c'est alors, ô destinée,
Que ton mystère a commencé !

LES DEUX HAIES

—Père, oh ! voyez combien ces deux petits domaines sont différents à la vue ! Ici, la seule clôture est une haie de lilas, qui étale déjà ses grappes rougissantes et dont le parfum embaume le chemin ; là, au contraire, une triste haie d'épines noires se dresse rigide et dépouillée, menaçant le regard de ses aiguillons.

—Oui, enfant ; mais ne vois-tu pas derrière les lilas des arbustes brisés, des plates-bandes en friche, des gazons foulés, tandis que derrière la haie d'épines noires, tout est en ordre, tout verdoyait, tout prospère ?

—Pourquoi en est-il ainsi, père ?

—Parce que les lilas ont laissé passage aux vagabonds et aux troupeaux repoussés par la clôture d'épines.

—Alors il faut préférer celle-ci ?

—Non-seulement pour nos champs, mon fils, mais pour nous mêmes, car notre vie ressemble à ces domaines. Qui ne veut autour de soi que des fleurs reste exposé à tous les ravages de la passion ou du hasard, et chacun de nous, pour défendre les trésors de son âme, a dû, un souvent, hélas ! d'une haie d'épines noires.

BESOGNE DIFFICILE

C'était un des bons tramps, ne demandant à manger qu'en cas de faim, toujours disposé à rendre service et tâchant généralement de se rendre utile.

—Si vous saviez comme j'ai faim ! dit-il à la maîtresse de maison.

La dame qui venait de se faire mettre à la porte de sa cuisine eut une inspiration.

—Je vais, dit-elle, vous donner à manger ; mais vous allez me faire un petit ouvrage.

—Tout ce que vous voudrez, madame, il n'y a rien à mon épreuve.

—Bien ! Vous allez descendre et vous tâcherez d'intimider assez la cuisinière pour qu'elle se sauve ; je n'ose pas la mettre moi-même à la porte.

—Ça ne sera pas long, madame. Donnez-moi juste le temps de fumer un peu.

Et il descendit à la cuisine sur le train d'un empereur romain.

Mais au bout de deux minutes, la porte de la cuisine n'était pas assez grande pour lui livrer passage et, du trottoir, il adressa un piteux adieu à la maîtresse de la maison :

—Je viens justement de me rappeler, madame, que j'ai fait un bon dîner avant hier, ce qui me suffit pour le moment. Quand à ces habillements, ils peuvent aller jusqu'au printemps. Bonsoir, excusez-moi.

ATTRAPPE CHAT



Monsieur Méricaud.—C'est bien, Maud ! Chante un peu plus fort : ça va l'amener. Il se montre déjà la tête.

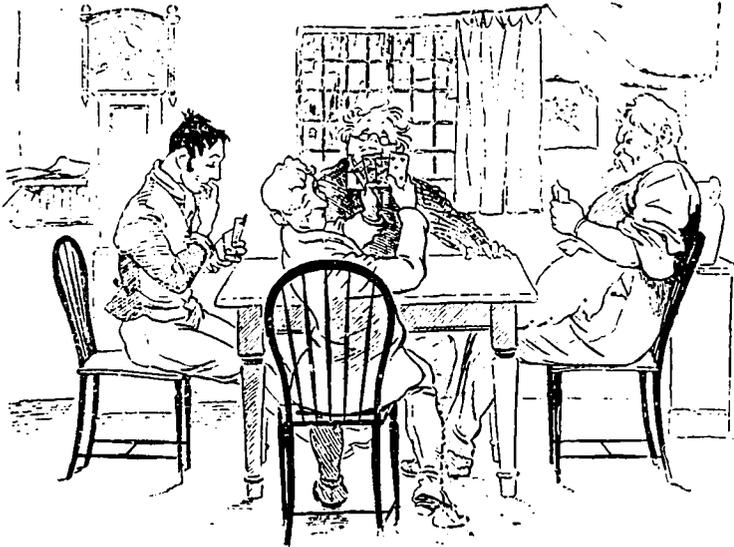
VARIETE



Le mari.—Quoi ! Encore cet infernal de roastbeef ! Voilà cinq fois que le même plat revient sur la table cette semaine !

La femme, (sanglotant.)—Ce...ce n'est pas le...le même. C'est seulement...ent...ce qui était...ait...resté.

UNE PETITE PARTIE DE POKER



I

—Là, je les ai.



II

—L'animal ! Il a encore empli !

MODELE ENVIABLE



Le Barbier.—Dans quel genre veux-tu avoir les cheveux coupés, mon ami ?

Tommy.—Juste comme les vôtres.

L'EFFET INSTANTANE D'UN BON JAMBON



I

Etat de la constitution avant de prendre.



II

Etat de la constitution après avoir pris,

PROCÉDURE NOUVELLE



Monsieur Trincoart.—Hélène, penses-tu, hé, c'est-à-dire supposes-tu... que tu pourrais te... c'est-à-dire être heureuse... tou... tou... tout le temps avec M. Alfred ?

Mlle Trincoart.—Papa, c'est si soudain !

M. Trincoart.—Tu sais, il n'osait le demander lui-même. Alors, je me suis rappelé comment je m'y étais pris il y a vingt-cinq ans avec ta mère... et je l'ai aidé, ce pauvre diable.

UNE PETITE ERREUR



(PREMIÈRE LETTRE.)
10 Octobre, 1889.

Au rédacteur du *New-York Herald*,

Comme vous avez offert un prix au plus bel enfant, je vous envoie le portrait de notre cher petit Tommy, avec l'espoir d'obtenir le prix.

Votre dévoué,

"MAMAN."

(DEUXIÈME LETTRE.)

12 Octobre, 1889.

Monsieur,

Par une distraction impardonnable, je vous ai envoyé le portrait du grand-père de Tommy au lieu du sien. J'ose espérer que vous avez pu découvrir l'erreur. Tout de même j'ai cru que je faisais mieux de vous avertir.

"MAMAN."

EXPLICATION RAISONNABLE



L'homme de police.—Qu'est-ce que c'est donc tout ce train en haut ? Avez-vous besoin que je monte ?

M. Brown.—Non, tout est correct. J'ai organisé une espèce de petit *wake* à l'occasion de la perte de ma femme. Elle est allée passer quinze jours à New-York.

LE SOMMEIL ET LES RÊVES

L'homme n'est pas fait pour jouir d'une activité indéfinie ; la nature ne l'a destiné qu'à une existence interrompue ; il faut que ses perceptions finissent après un certain temps. Ce temps d'activité peut s'allonger en variant le genre et la nature des sensations qu'il lui fait éprouver ; mais cette continuité d'existence l'amène à désirer le repos. Le repos conduit au sommeil, et le sommeil produit les rêves.

Ici nous nous trouvons aux dernières limites de l'humanité ; car l'homme qui dort n'est plus l'homme social ; la loi le protège encore mais ne lui commande plus.

Ici se place naturellement un fait assez singulier, qui m'a été raconté par dom Duhaget, autrefois prieur de la chartreuse de Pierre-Châtel.

Dom Duhaget était d'une très bonne famille de Gascogne et avait servi avec distinction ; il avait été vingt ans capitaine d'infanterie ; il était chevalier de Saint-Louis. Je n'ai connu personne d'une piété plus douce et d'une conversation plus aimable.

"Nous avions, me disait-il, à... où j'ai été prieur avant que de venir à Pierre-Châtel, un religieux d'une humeur mélancolique, d'un caractère sombre, et qui était connu pour être somnambule.

"Quelquefois, dans ses accès, il sortait de sa cellule et y rentrait seul ; d'autres fois il s'égarait et on était obligé de l'y reconduire. On avait consulté et fait quelques remèdes ; ensuite, les rechutes étant devenues plus rares, on avait cessé de s'en occuper.

"Un soir que je ne m'étais point couché à l'heure ordinaire, j'étais à mon bureau, occupé à examiner quelques papiers, lorsque j'entendis ouvrir la porte de mon appartement, dont je ne retirais presque jamais la clef, et bientôt je vis entrer ce religieux dans un état absolu de somnambulisme.

"Il avait les yeux ouverts, mais fixes, n'était vêtu que de la tunique avec laquelle il avait dû se coucher, et tenait un grand couteau à la main.

"Il alla droit à mon lit, dont il connaissait la position, eut l'air de vérifier, en tâtant de la main, si je m'y trouvais effectivement ; après

quoi, il frappa trois grands coups tellement fournis, qu'après avoir percé les couvertures la lame entra profondément dans le matelas, ou plutôt dans la natte qui m'en tenait lieu.

"Lorsqu'il avait passé devant moi, il avait la figure contractée et les sourcils froncés. Quand il eut frappé il se retourna et j'observai que son visage était détendu et qu'il y régnait quelque air de satisfaction.

"L'éclat des deux lampes qui étaient sur mon bureau ne fit aucune impression sur ses yeux et il s'en retourna comme il était venu, ouvrant et fermant avec discrétion deux portes qui conduisaient à ma cellule, et bientôt je m'assurai qu'il se retirait directement et paisiblement dans la sienne.

"Vous pouvez juger, continua le prieur, de l'état où je me trouvais pendant cette terrible apparition. Je frémis d'horreur à la vue du danger auquel je venais d'échapper, et je remerciai la Providence ; mais mon émotion était telle, qu'il me fut impossible de fermer les yeux le reste de la nuit.

"Le lendemain, je fis appeler le somnambule, et lui demandai sans affectation à quoi il avait rêvé la nuit précédente ?

"A cette question, il se troubla.—Mon père, me répondit-il, j'ai fait un rêve si étrange que j'ai véritablement quelque peine à vous le découvrir : c'est peut-être l'œuvre du démon, et... —Je vous l'ordonne, lui répliquai-je ; un rêve est toujours involontaire ; ce n'est qu'une illusion. Parlez avec sincérité.—Mon père, dit-il alors, à peine étais-je couché que j'ai rêvé que vous aviez tué ma mère ; que son ombre sanglante m'était apparue pour demander vengeance, et qu'à cette vue j'avais été transporté d'une telle fureur, que j'ai couru comme un forcené à votre appartement, et, vous ayant trouvé dans votre lit, je vous y ai poignardé. Peu après, je me suis réveillé tout en sueur en détestant mon attentat, et bientôt j'ai béni Dieu qu'un si grand crime n'ait pas été commis.—Il a été plus commis que vous ne pensez, lui dis-je avec un air sérieux et tranquille.

"Alors je lui racontai ce qui s'était passé, et lui montrai la trace des coups qu'il avait cru m'adresser.

"A cette vue, il se jeta à mes pieds, tout en larmes, gémissant du malheur involontaire qui avait pensé arriver, et implorant telle pénitence que je croyais devoir lui infliger.

"—Non, non, m'écriai-je, je ne vous punirai point d'un fait involontaire ; mais désormais je vous dispense d'assister aux offices de la nuit, et vous préviens que votre cellule sera fermée en dehors, après le repos du soir, et ne s'ouvrira que pour vous donner la facilité de venir à la messe de famille qui se dit à la pointe du jour."

Si dans cette circonstance à laquelle il n'échappa que par miracle, le prieur eût été tué, le moine somnambule n'eût pas été puni, parce que c'eût été de sa part un meurtre involontaire.

TEMPS DU REPOS

Les lois générales imposées au globe que nous habitons ont dû influencer sur la manière d'exister de l'espèce humaine. L'alternative de jour et de nuit qui se fait sentir sur toute la terre avec certaines variétés, mais cependant de manière qu'en résultat de compte l'un et l'autre se compensent, a indiqué assez naturellement le temps de l'activité comme celui du repos ; et probablement l'usage de notre vie n'eût point été le même si nous eussions eu un jour sans fin.

Quoi qu'il en soit, quand l'homme a joui, pendant une certaine durée, de la plénitude de sa vie, il vient un moment où il ne peut plus y suffire ; son impressionnabilité diminue graduellement ; les attaques les mieux dirigées sur chacun de ses sens demeurent sans effet, les organes se refusent à ce qu'ils avaient appelé avec plus d'ardeur, l'âme est saturée de sensations, le temps du repos arrive.

Il est facile de voir que nous avons considéré l'homme social, environné de toutes les ressources et du bien-être de la haute civilisation ; car ce besoin de se reposer arrive plus vite et bien plus régulièrement pour celui qui subit la fatigue d'un travail assidu dans son cabinet, dans son atelier, en voyage, à la guerre, à la chasse ou de toute autre manière.

A ce repos, comme à tous les actes conservateurs, la nature, cette excellente mère, a joint un grand plaisir.

L'homme qui se repose éprouve un bien-être

aussi général qu'indéfinissable ; il sent ses bras retomber par leur propre poids, ses fibres se distendre, son cerveau se rafraîchit ; ses sens sont calmes, ses sensations obtuses : il ne désire rien, il ne réfléchit plus ; un voile de gaze s'étend sur ses yeux. Encore quelques instants, et il dormira.

Quoiqu'il y ait quelques hommes tellement organisés qu'on peut presque dire qu'ils ne dorment pas, cependant il est de vérité générale que le besoin de dormir est aussi impérieux que la faim et la soif. Les sentinelles avancées à l'armée s'endorment souvent, tout en se jetant du tabac dans les yeux ; et Pichegru, traqué par la police de Bonaparte, paya 30,000 francs une nuit de sommeil, pendant laquelle il fut vendu et livré.

DEFINITION

Le sommeil est cet état d'engourdissement dans lequel l'homme, séparé des objets extérieurs par l'inactivité forcée de ses sens, ne vit plus que de la vie mécanique.

Le sommeil, comme la nuit, est précédé et suivi de deux crépuscules, dont le premier conduit à l'inertie absolue, et le second ramène à la vie active.

Tâchons d'examiner ces divers phénomènes.

Au moment où le sommeil commence, les organes des sens tombent peu à peu dans l'inaction : le goût d'abord, la vue et l'odorat ensuite ; l'ouïe veille encore, et le toucher toujours : car il est là pour nous avertir par la douleur des dangers que le corps peut courir.

Le sommeil est toujours précédé d'une sensation plus ou moins voluptueuse : le corps y tombe avec plaisir par la certitude d'une prompte restauration, et l'âme s'y abandonne avec confiance, dans l'espoir que ses moyens d'activité y seront retremés.

C'est faute d'avoir bien apprécié cette sensation, cependant si positive, que des savants de premier ordre ont comparé le sommeil à la mort, à laquelle tous les êtres vivants résistent de toutes leurs forces, et qui est marquée par des symptômes si particuliers et qui font horreur même aux animaux.

Comme tous les plaisirs, le sommeil devient une passion, car on a vu des personnes dormir les trois quarts de leur vie ; et, comme toutes les passions, il ne produit alors que des effets funestes, savoir : la paresse, l'indolence, l'affaiblissement, la stupidité et la mort.

L'école de Salerne n'accordait que sept heures de sommeil, sans distinction d'âge ou de sexe. Cette doctrine est trop sévère ; il faut accorder quelque chose aux enfants par besoin, et aux femmes par complaisance ; mais on peut regarder comme certain que toutes les fois qu'on passe plus de dix heures au lit, il y a excès.

Dans les premiers moments du sommeil crépusculaire, la volonté dure encore : on pourrait se réveiller, l'œil n'a pas encore perdu toute sa puissance. *Non omnibus dormio*, disait Mécènes. Quelques idées naissent encore, mais elles sont incohérentes ; on a des lueurs douteuses ; on croit voir voltiger des objets mal terminés. Cet état dure peu ; bientôt tout disparaît, tout ébranlement cesse, et on tombe dans le sommeil absolu.

Que fait l'âme pendant ce temps ? elle vit en elle-même ; elle est comme le pilote pendant le calme, comme un miroir pendant la nuit, comme un luth dont personne ne touche ; elle attend de nouvelles excitations.

Cependant quelques psychologues, et entre autres M. le comte de Redern, prétendent que l'âme ne cesse jamais d'agir ; et ce dernier en donne pour preuve que tout homme que l'on arrache à son premier sommeil éprouve la sensation de celui qu'on trouble dans une opération à laquelle il serait sérieusement occupé.

Cette observation n'est pas sans fondement, et mérite d'être attentivement vérifiée.

Au surplus, cet état d'anéantissement absolu est de peu de durée (il ne passe presque jamais cinq ou six heures) ; peu à peu les pertes se réparent ; un sentiment obscur d'existence commence à renaître, et le dormeur passe dans l'empire des songes.

DES RÊVES

Les rêves sont des impressions unilatérales qui arrivent à l'âme sans le secours des objets extérieurs.

Ces phénomènes, si communs et en même temps si extraordinaires, sont cependant encore peu connus.

La faute en est aux savants, qui ne nous ont pas laissé un corps d'observations suffisant. Ce secours indispensable viendra, avec le temps, et la double nature de l'homme en sera mieux connue.

Dans l'état actuel de la science, il doit rester pour convenu qu'il existe un fluide aussi subtil que puissant, qui transmet au cerveau les impressions reçues par les sens, et que c'est par l'excitation que causent ces impressions que naissent les idées.

Le sommeil absolu est dû à la déperdition et à l'inertie de ce fluide.

Il faut croire que les travaux de la digestion et de l'assimilation, qui sont loin de s'arrêter pendant le sommeil, réparent cette perte, de sorte qu'il est un temps où l'individu, ayant déjà tout ce qu'il faut pour agir, n'est point encore excité par les objets extérieurs.

Alors le fluide nerveux, mobile par sa nature, se porte au cerveau par les conduits nerveux ; il s'insinue dans les mêmes endroits et dans les mêmes traces, puisqu'il arrive par la même voie ; il doit donc produire les mêmes effets, mais cependant avec moins d'intensité.

La raison de cette différence me parut facile à saisir. Quand l'homme éveillé est impressionné par un objet extérieur, la sensation est précise, soudaine et nécessaire ; l'organe tout entier est en mouvement. Quand, au contraire, la même impression lui est transmise pendant son sommeil, il n'y a que la partie postérieure des nerfs qui soit en mouvement ; la sensation doit nécessairement être moins vive et moins positive ; et pour être plus facilement entendu, nous disons que chez l'homme dormant il n'y a qu'ébranlement de la partie qui avoisine le cerveau.

Quand le fluide nerveux est ainsi porté au cerveau, il y afflue toujours par les couloirs destinés à l'exercice de quelqu'un de nos sens, et voilà pourquoi il y réveille certaines sensations ou séries d'idées préférablement à d'autres. Ainsi, on croit voir quand c'est le nerf optique qui est ébranlé, entendre quand ce sont les nerfs auditifs, etc. ; et remarquons ici comme singularité, qu'il est au moins très rares que les sensations qu'on éprouve en rêvant se rapportent au goût et à l'odorat : quand on rêve d'un parterre ou d'une prairie, on voit des fleurs sans en sentir le parfum ; si l'on croit assister à un repas, on en voit les mets sans en savourer le goût.

Ce serait un travail digne des plus savants que de rechercher pourquoi deux de nos sens n'impressionnent point l'âme pendant le sommeil tandis que les quatre autres jouissent de presque toute leur puissance. Je ne connais aucun psychologue qui s'en soit occupé.

Remarquons aussi que plus les affections que nous éprouvons en dormant sont intérieures, plus elles ont de force. Ainsi, les sensations ne sont rien auprès des angoisses qu'on ressent si on rêve qu'on a perdu un enfant chéri ou qu'on va être pendu. On peut se réveiller en pareil cas tout mouillé de larmes ou tout trempé de sueur.

Quelle que soit la bizarrerie des idées qui quelquefois nous agitent en dormant, cependant, en y regardant d'un peu près, on verra que ce ne sont que des souvenirs ou des combinaisons de souvenirs. Je suis tenté de dire que les songes ne sont que la mémoire des sens.

On ne s'étonnera pas de la singularité de nos rêves, si l'on réfléchit que, pour l'homme éveillé, quatre puissances se surveillent et se rectifient réciproquement ; savoir : la vue, l'ouïe, le toucher et la mémoire, au lieu que, chez celui qui dort, chaque sens en est abandonné à ses seules ressources.

Je serais tenté de comparer ces deux états du cerveau à un piano près duquel serait assis un musicien qui, jetant par distraction les doigts sur les touches, y formerait par réminiscence quelque mélodie, et qui pourrait y ajouter une harmonie complète s'il usait de tous ses moyens.

Cette comparaison pourrait se pousser beaucoup plus loin, en ajoutant que la réflexion est aux idées ce que l'harmonie est aux sons, et certaines idées en contiennent d'autres, tout comme un principal en contient aussi d'autres qui lui sont secondaires, etc.

En me laissant doucement conduire par un sujet qui n'est pas sans charmes, me voilà parvenu aux confins du système du docteur Gall, qui enseigne et soutient la multiformité des organes du cerveau.

Je ne dois donc pas aller plus loin, ni franchir les limites que je me suis fixées ; cependant, par amour pour la science, à laquelle on peut bien voir que je ne suis pas étranger, je ne puis m'empêcher de consigner ici deux observations que j'ai faites avec soin, et sur lesquelles on peut d'autant mieux compter, que, parmi ceux qui me liront, il existe plusieurs personnes qui pourraient en attester la vérité.

Vers 1790, il existait, dans un village appelé Gevrin, arrondissement de Belley, un commerçant extrêmement rusé ; il s'appelait Landot, et s'était arrondi une assez jolie ferme.

Il fut tout à coup frappé d'un tel coup de paralysie, qu'on le crut mort. La faculté vint à son secours, et il s'en tira, mais non sans perte, car il laissa derrière lui à peu près toutes les facultés intellectuelles, et surtout la mémoire. Cependant, comme il se traînait encore tant bien que mal, et qu'il avait repris l'appétit, il avait conservé l'administration de ses biens.

Quand on le vit dans cet état, ceux qui avaient eu des affaires avec lui crurent que le temps était venu de prendre leur revanche ; et, sous prétexte de venir lui tenir compagnie, on venait de toutes parts lui proposer des marchés, des achats, des ventes, des échanges, et autres de cette espèce qui avaient été jusque-là l'objet de son commerce habituel. Mais les assaillants se trouvèrent bien surpris, et sentirent bientôt qu'il fallait décompter.

Le madré vieillard n'avait rien perdu de ses puissances commerciales, et le même homme qui quelquefois ne connaissait pas ses domestiques et oubliait jusqu'à son nom, était toujours au courant du prix de toutes les denrées, ainsi que de la valeur de tout arpent de prés, de vignes ou de bois à trois lieues à la ronde.

Il existait à Belley un M. Chirol, qui avait servi longtemps dans les gardes du corps, tant sous Louis XV que sous Louis XVI.

Son intelligence était tout juste à la hauteur du service qu'il avait eu à faire toute sa vie ; mais il avait au suprême degré l'esprit des jeux, de sorte que, non seulement il jouait bien tous les jeux anciens, tels que l'ombre, le piquet, le whisk, mais encore que, quand la mode en introduisait un nouveau, dès la troisième partie il en connaissait toutes les finesses.

Or, ce M. Chirol fut aussi frappé de paralysie, et le coup fut tel qu'il tomba dans un état d'insensibilité presque absolue. Deux choses cependant furent épargnées, les facultés digestives et la faculté de jouer.

Il venait tous les jours dans la maison où depuis plus de vingt ans il avait coutume de faire sa partie, s'asseyant en un coin, et y demeurait immobile et somnolent sans s'occuper en rien de ce qui se passait autour de lui.

Le moment d'arranger les parties étant venu, on lui proposait d'y prendre part ; il acceptait toujours, et se traînait vers la table ; et là, on pouvait se convaincre que la maladie qui avait paralysé la plus grande partie de ses facultés ne lui avait pas fait perdre un point de son jeu. Peu de temps avant sa mort, M. Chirol donna une preuve authentique de l'intégrité de son existence comme joueur.

Il nous survint à Belley un banquier de Paris qui s'appelait, je crois, M. Delins. Il était porteur de lettres de recommandation ; il était étranger, il était Parisien : c'était plus qu'il n'en fallait dans une petite ville pour qu'on s'empressât à faire tout ce qui pouvait lui être agréable.

M. Delins était gourmand et joueur. Sous le premier rapport on lui donna suffisamment d'occupation en le tenant chaque jour cinq ou six heures à table ; sous le second rapport, il était plus difficile à amuser : il avait un grand amour

pour le piquet et parlait de jouer à six francs la fiche, ce qui excédait de beaucoup le taux de notre jeu le plus cher.

Pour surmonter cet obstacle, on fit une société où chacun prit ou ne prit pas intérêt, suivant la nature de ses pressentiments : les uns disant que les Parisiens en savent plus long que les provinciaux ; d'autres soutenant, au contraire, que tous les habitants de cette grande ville ont toujours, dans leur individu, quelques atomes de badauderie. Quoi qu'il en soit, la société se forma ; et à qui confia-t-on le soin de défendre la masse commune ?... à M. Chirol.

Quand le banquier parisien vit arriver cette grande figure pâle, blême, marchant de côté, qui vint s'asseoir en face de lui, il crut d'abord que c'était une plaisanterie ; mais quand il vit le spectre prendre les cartes et les battre en professeur, il commença à croire que cet adversaire avait autrefois pu être digne de lui.

Il ne fut pas longtemps à se convaincre que cette faculté durait encore : car, non-seulement à cette partie, mais encore à un grand nombre d'autres qui se succédèrent, M. Delins fut battu, opprimé, plumé tellement, qu'à son départ il eut à nous compter plus de six cents francs qui furent soigneusement partagés entre tous les associés.

Avant de partir, M. Delins vint nous remercier du bon accueil qu'il avait reçu de nous : cependant il se récriait sur l'état caduc de l'adversaire que nous lui avions opposé, nous assurant qu'il ne pourrait jamais se consoler d'avoir lutté avec tant de désavantage contre un mort.

La conséquence de ces deux observations est facile à déduire : il me semble évident que le coup qui, dans ces deux cas, avait bouleversé le cerveau, avait respecté la portion de cet organe qui avait si longtemps été employée, aux combinaisons du commerce et du jeu ; et sans doute cette portion d'organe n'avait résisté que parce qu'un exercice continu lui avait donné plus de vigueur, ou encore parce que les mêmes impressions, si longtemps répétées, y avaient laissé des traces plus profondes.

L'âge a une influence marquée sur la nature des songes.

Dans l'enfance, on rêve jeux, jardins, fleurs, verdure et autres objets riants ; plus tard, plaisirs, amours, combats, mariages ; plus tard, établissements, voyages, faveurs du prince ou de ses représentants ; plus tard enfin, affaires, embarras, trésors, plaisirs d'autrefois et amis morts depuis longtemps.

Certains phénomènes peu communs accompagnent quelquefois le sommeil et les rêves : leur examen peut servir aux progrès de l'anthropologie et c'est par cette raison que je consigne ici trois observations prises parmi plusieurs que, pendant le cours d'une assez longue vie, j'ai eu occasion de faire sur moi-même dans le silence de la nuit.

1^o Je rêvai une nuit que j'avais trouvé le secret de m'affranchir des lois de la pesanteur, de manière que mon corps étant devenu indifférent à monter ou descendre, je pouvais faire l'un ou l'autre avec une facilité égale et d'après ma volonté.

Cet état me paraissait délicieux ; et peut-être bien des personnes ont rêvé quelque chose de pareil : mais ce qui devient plus spécial, c'est que je me souviens que je m'expliquais à moi-même très-clairement (ce me semble du moins) les moyens qui m'avaient conduit à ce résultat, et que ces moyens me paraissaient tellement simples que je m'étonnais qu'ils n'eussent pas été trouvés plus tôt.

En m'éveillant, cette partie explicative m'échappa tout à fait, mais la conclusion m'est restée ; et depuis ce temps il m'est impossible de ne pas être persuadé que tôt ou tard un génie plus éclairé fera cette découverte.

2^o Il n'y a que peu de mois que j'éprouvai, en dormant, une sensation de plaisir tout à fait extraordinaire. Elle consistait en une espèce de frémissement délicieux de toutes les particules qui composent mon être. C'était une espèce de fourmillement plein de charme qui, partant de l'épiderme, depuis les pieds jusqu'à la tête, m'agitait jusque dans la moelle des os. Il me semblait voir une flamme violette qui se jouait autour de mon front :

Lambere flamma comas, et circum tempora pasci.

J'estime que cet état, que je sentis bien physiquement dura au moins trente secondes, et je me réveillai rempli d'un étonnement qui n'était pas sans quelque mélange de frayeur.

De cette sensation, qui est encore très-présente à mon souvenir, et de quelques observations qui ont été faites sur les extatiques et sur les nerveux, j'ai tiré la conséquence que les limites du plaisir ne sont encore ni connues ni posées, et qu'on ne sait pas jusqu'à quel point notre corps peut-être béatifié. J'ai espéré que dans quelques siècles la physiologie à venir s'emparera de ces sensations extraordinaires, les procurera à volonté comme on provoque le sommeil par l'opium, et que nos arrière-neveux auront par là des compensations pour les douleurs atroces auxquelles nous sommes quelquefois soumis. Ceci soit dit sans arrière pensée de matérialisme.

La proposition que je viens d'énoncer a quelque appui dans l'analogie ; car j'ai déjà remarqué que le pouvoir de l'harmonie, qui procure des jouissances si vives, si pures et si avidement recherchées, était totalement inconnu aux Romains ; c'est une découverte qui n'a pas plus de cinq cents ans d'antiquité.

3^o En l'an VIII (1800), m'étant couché sans aucun antécédent remarquable, je me réveillai vers une heure du matin, temps ordinaire de mon premier sommeil ; je me trouvai dans un état d'excitation cérébrale tout à fait extraordinaire ; mes conceptions étaient vives, mes pensées profondes ; la sphère de mon intelligence me paraissait agrandie. J'étais levé sur mon séant et mes yeux étaient affectés de la sensation d'une lumière pâle, vaporeuse, indéterminée, et qui ne servait en aucune manière à faire distinguer les objets.

A ne consulter que la foule des idées qui se succédèrent rapidement, j'aurais pu croire que cette situation eût duré plusieurs heures ; mais, d'après ma pendule, je suis certain qu'elle ne dura qu'un peu plus d'une demi-heure. J'en fus tiré par un incident extérieur et indépendant de ma volonté, je fus rappelé aux choses de la terre.

A l'instant la sensation lumineuse disparut, je me sentis déchoir ; les luttes de mon intelligence se rapprochèrent, en un mot, je redevins ce que j'étais la veille. Mais, comme j'étais bien éveillé, ma mémoire, quoiqu'avec des couleurs ternes, a retenu une partie des idées qui traversèrent mon esprit.

Les premières eurent le temps pour objet. Il me semblait que le passé, le présent et l'avenir étaient de même nature et ne faisaient qu'un point, de sorte qu'il devait être aussi facile de prévoir l'avenir que de se souvenir du passé. Voilà tout ce qui m'est resté de cette première intuition, qui fut en partie effacée par celles qui suivirent.

Mon attention se porta ensuite sur les sens : je les classai par ordre de perfection, et étant venu à penser que nous devions en avoir autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, je m'occupai à en faire la recherche.

J'en avais trouvé trois, et presque quatre, quand je retombai sur la terre. Les voici :

1^o La *compassion*, qui est une sensation pré-cordiale qu'on éprouve quand on voit souffrir son semblable ;

2^o La *prédilection*, qui est un sentiment de préférence non-seulement pour un objet, mais pour tout ce qui tient à cet objet ou en rappelle le souvenir ;

3^o La *sympathie*, qui est aussi un sentiment de préférence qui entraîne deux objets l'un vers l'autre.

On pourrait croire, au premier aspect, que ces deux sentiments ne sont qu'une seule et même chose ; mais ce qui empêche de les confondre c'est que la *prédilection* n'est pas toujours réciproque, et que la *sympathie* l'est nécessairement.

Enfin, en m'occupant de la *compassion*, je fus conduit à une induction que je crus très-juste, et que je n'aurais pas aperçue en un autre moment, savoir : que c'est de la compassion que dérive ce beau théorème, base première de toutes les législations.

NE FAIS PAS AUX AUTRES CE QUE TU NE VOUDRAIS PAS QU'ON TE FIT

Telle est, au surplus, l'idée qui m'est restée de l'état où j'étais et de ce que j'éprouvai dans cette occasion, que je donnerais volontiers, s'il était possible, tout le temps qui me reste à vivre pour un mois d'une existence pareille.

Les gens de lettres me comprendront bien plus facilement que les autres, car il en est peu à qui il ne soit arrivé, à un degré sans doute très-inférieur, quelque chose de semblable.

On est, dans son lit, couché bien chaudement, dans une position horizontale, et la tête bien couverte : on pense à l'ouvrage qu'on a sur le métier, l'imagination s'échauffe, les idées abondent, les expressions les suivent ; et comme il faut se lever pour écrire, on s'habille, on quitte son bonnet de nuit, et on se met à son bureau.

Mais voilà que tout à coup on ne se retrouve plus le même : l'imagination s'est refroidie, le fil des idées est rompu, les expressions manquent ; on est obligé de chercher avec peine ce qu'on avait si facilement trouvé, et fort souvent on est contraint d'ajourner le travail à un jour plus heureux.

Tout cela s'explique facilement par l'effet que doit produire sur le cerveau le changement de position et de température : on retrouve encore ici l'influence du physique sur le moral.

En creusant cette observation, j'ai été conduit trop loin peut-être ; mais enfin j'ai été conduit à penser que l'exaltation des Orientaux était due en partie à ce que, étant de la religion de Mahomet, ils ont toujours la tête chaudement couverte et que c'est pour obtenir l'effet contraire que tous les législateurs des moines leur ont imposé l'obligation d'avoir cette partie du corps découverte et rasée.

Que l'homme se repose, qu'il s'endorme ou qu'il rêve, il ne cesse d'être sous la puissance des lois de la nutrition, et ne sort pas de l'empire de la gastronomie.

La théorie et l'expérience s'accordent pour prouver que la qualité et la quantité des aliments influent puissamment sur le travail, le repos, le sommeil et les rêves.

L'homme mal nourri ne peut longtemps suffire aux fatigues d'un travail prolongé ; son corps se couvre de sueur, bientôt ses forces l'abandonnent et pour lui le repos n'est autre chose que l'impossibilité d'agir.

S'il s'agit d'un travail d'esprit, les idées naissent sans vigueur et sans précision ; la réflexion se refuse à les joindre, le jugement à les analyser ; le cerveau s'épuise dans ces vains efforts, et l'on s'endort sur le champ de bataille.

J'ai toujours pensé que les soupers d'Auteuil, ainsi que ceux des hôtels de Rambouillet et de Soissons avaient fait grand bien aux auteurs du temps de Louis XIV, et le malin Geoffroy (si le fait eût été vrai) n'aurait pas tant eu tort quand il plaisantait les poètes de la fin du dix-huitième siècle sur l'eau sucrée, qu'il croyait leur boisson favorite.

D'après ces principes, j'ai examiné les ouvrages de certains auteurs connus pour avoir été pauvres et souffreteux, et je ne leur ai véritablement trouvé d'énergie que quand ils ont dû être stimulés par le sentiment habituel de leurs maux ou par l'envie souvent assez mal dissimulée.

Au contraire, celui qui se nourrit bien et qui répare ses forces avec prudence et discernement, peut suffire à une somme de travail qu'aucun être animé ne peut supporter.

La veille de son départ pour Boulogne, l'empereur-Napoléon travailla pendant plus de trente heures, tant avec le conseil d'État qu'avec les divers dépositaires de son pouvoir, sans autre réfection que deux très courts repas et quelques tasses de café.

Brown parle d'un commis de l'amirauté d'Angleterre qui, ayant perdu par accident des états auxquels seul il pouvait travailler, employa cinquante-deux heures consécutives à les refaire. Jamais, sans un régime approprié, il n'eût pu faire face à cette énorme déperdition ; il se soutint de la manière suivante : d'abord de l'eau, puis des aliments légers, puis du vin, puis des consommés, enfin de l'opium.

Je rencontraï un jour un courrier que j'avais connu à l'armée, et qui arrivait d'Espagne, où il avait été envoyé en dépêche par le gouvernement (*correo ganauo horas.—Esg.*) ; il avait fait le voyage en douze jours, s'étant arrêté à Madrid seulement quatre heures ; quelques verres de vin et quelques tasses de bouillon, voilà tout ce qu'il avait pris pendant cette longue suite de secousses et d'insomnie ; et il ajoutait que des aliments plus sains l'eussent infailliblement mis dans l'impossibilité de continuer sa route.

La fièvre n'a pas une moindre influence sur le sommeil et sur les rêves.

Celui qui a besoin de manger ne peut pas dormir ; les angoisses de son estomac le tiennent dans un réveil douloureux, et si la faiblesse et l'épuisement le forcent à s'assoupir, ce sommeil est léger, inquiet et interrompu.

Celui qui, au contraire, a passé dans son repas les bornes de la distraction, tombe immédiatement dans le sommeil absolu ; s'il a rêvé, il ne lui reste aucun souvenir, parce que le fluide nerveux s'est épuisé en tous sens dans les canaux sensitifs. Par la même raison son réveil est brusque ; il revient avec peine à la vie sociale ; et quand le sommeil est tout à fait dissipé, il se ressent encore de fatigues de la digestion.

On peut donc donner comme maxime générale que le café repousse le sommeil. L'habitude affaiblit et fait même totalement disparaître cet inconvénient ; mais il a infailliblement lieu chez les Européens, quand ils commencent à en prendre. Quelques aliments, au contraire, provoquent doucement le sommeil : tels sont ceux où le lait domine, la famille entière des laitues, la volaille, le pourpier, la fleur d'oranger, et surtout la pomme de reinette, quand on la mange immédiatement avant de se coucher.

L'expérience, assise sur des millions d'observations, a appris que la diète détermine les rêves.

En général, tous les aliments qui sont légèrement excitants font rêver : telles sont les viandes noires, les pigeons, le canard, le gibier, et surtout le lièvre.

On reconnaît encore cette propriété aux asperges, au céleri, au truffle, aux sucreries parfumées, et particulièrement à la vanille.

Ce serait une grande erreur de croire qu'il faut bannir de nos tables les substances qui sont ainsi somnifères, car les rêves qui en résultent sont en général d'une nature agréable, légère, et prolongent notre existence, même pendant le temps où elle paraît suspendue.

Il est des personnes pour qui le sommeil est une vie à part, une espèce de roman prolongé, c'est-à-dire que leurs songes ont une suite, qu'ils

achèvent dans la seconde nuit celui qu'ils avaient commencé la veille, et voient en dormant certaines physionomies qu'ils reconnaissent avoir déjà vues et que cependant ils n'ont jamais rencontrées dans le monde réel.

RÉSULTAT

L'homme qui a réfléchi sur son existence physique, et qui la conduit d'après les principes que nous développons, celui-là préparera avec sagacité son repos, son sommeil et ses rêves.

Il partage son travail de manière à ne jamais s'excéder ; il le rend plus léger en le variant avec discernement et rafraîchit son aptitude par de courts intervalles de repos qui la soulagent sans interrompre la continuité, qui est quelquefois un devoir.

Si, pendant le jour, un repos plus long lui est nécessaire, il ne s'y livre jamais que dans l'attitude de session ; il se refuse au sommeil, à moins qu'il n'y soit invinciblement entraîné, et se garde bien surtout d'en contracter l'habitude.

Quand la nuit a amené l'heure du repos diurnal, il se retire dans une chambre aérée, ne s'entoure point de rideau qui lui feraient cent fois respirer le même air, et se garde bien de fermer les volets de ses croisées, afin que, toutes les fois que son œil s'entrouvrirait, il soit consolé par un reste de lumière.

Il s'étend dans un lit légèrement relevé vers la tête ; son oreiller est de crin ; son bonnet de nuit est de toile ; son buste n'est point accablé sous le poids des couvertures ; mais il a soin que ses pieds soient chaudement couverts.

Il a mangé avec discernement, ne s'est refusé à aucune bonne ni à l'excellente chère ; il a bu les meilleurs vins, et avec précaution, même les plus fameux. Au dessert, il a plus parlé de galanterie que de politique, et a fait plus de madrigaux que d'épigrammes ; il a pris une tasse de café si sa constitution s'y prête, et accepté, après quelques instants, une cuillerée d'excellente liqueur, seulement pour parfumer sa bouche. En tout ils'est montré convive aimable, amateur distingué, et n'a cependant outrepassé que de peu la limite du besoin.

En cet état, il se couche content de lui et des autres, ses yeux se ferment ; il traverse le crépuscule et tombe, pour quelques heures, dans le sommeil absolu.

Bientôt la nature a levé son tribut ; l'assimilation a remplacé la perte. Alors des rêves agréables viennent lui donner une existence mystérieuse : il voit les personnes qu'il aime, retrouve ses occupations favorites, et se transporte aux lieux où il s'est plu.

Enfin, il sent le sommeil se dissiper par degrés et rentre dans la société sans avoir à regretter de temps perdu, parce que même dans son sommeil, il a joui d'une activité sans fatigue, et d'un plaisir sans mélange.

LE CŒUR D'UNE JEUNE FILLE

A 18 ans.—Il est venu cinq beaux garçons aujourd'hui. Que je vais donc faire enrager Ernestine !

A 19 ans.—C'est une fatalité : chaque fois qu'il vient, il y en a toujours cinq ou six autres dans le salon ! Les ennuyeux visiteurs !

C'EST AUTANT DE PRIS

Charlie.—Ça été une superbe partie de poker, hier soir. Comment en es-tu sorti ?

Harry.—Je gagne dix piastres.

Charlie.—Tu gagnes ? Mais tu as perdu tout le temps.

Harry.—Oui ; mais j'ai joué serré. J'ai emprunté \$20 en commençant et je n'en ai perdu que dix. Il me reste donc les dix autres.

Etranger (à un pochard).—Combien y a-t-il d'ici à la première buvette ?

Le pochard.—Ça dépend, si ça n'est que pour s'y rendre c'est 4 arpents ; mais si c'est pour aller et revenir, c'est 4 milles au moins.

Le recorder.—Dix piastres ou dix jours.

Le prisonnier.—C'est la première fois, Votre Honneur, que je vais gagner une piastre par jour.

La femme (sur son lit de mort à son mari).—Adieu ; nous nous retrouverons dans l'autre monde.

Le mari.—Non ; ton premier mari a le pas sur moi, Dieu merci.

Monologue d'un ivrogne luttant depuis 10 minutes contre son par-dessus qu'il ne peut réussir à mettre.

—Là ! je suis bon : j'ai la première manche.

Le médecin.—Avez-vous pris la dose de rhubarbe que je vous ai prescrite hier ?

Le patient.—Oui, monsieur ; et une bonne.

Le médecin.—Comment l'avez-vous prise ?

Le patient.—Comme de coutume, en comptote.

LES EFFETS DE LA VIE DANS LE NORD-OUEST



Frank le tueur vient de voler dans le Nord-Ouest, un miroir à une famille d'émigrants. Comme il ne se rappelle plus qu'il faut mettre le miroir à plomb, il roit les objets à côté de lui.—Comme on change en dix ans ! C'est bien mon expression ; mais je n'avais pas l'air si homme que cela dans les premiers temps.

CLIMAT MALSAIN



Prédicant, (arrivant dans les îles de l'Océanie).—Le climat est horrible ; combien de temps un missionnaire vit-il par ici ?

Indigène.—Il dure à peu près deux repas.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

DEUXIÈME PARTIE

XXIII

(Suite.)

Le beau Laurent fut vis-à-vis de Jeanne d'une douceur affectueuse qui ne se démentit pas un instant, et envers de Morvan d'une politesse réelle, qui prouva au jeune homme que le célèbre flibustier avait dû vivre dans la meilleure société.

Il était presque nuit lorsqu'ils atteignirent l'habitation de Barbe-Grise.

Le boucanier, en voyant arriver Laurent, ne montra aucune surprise : le récit de la rencontre de la *cinquantaine* et des dangers courus par sa fille le laissa froid et indifférent ; mais son visage refléta une singulière expression d'anxiété lorsque l'adversaire de de Morvan lui dit :

— Barbe-Grise, j'ai reçu hier des nouvelles d'Europe.

— Ah ! s'écria Barbe-Grise : et mon procès ?

— N'est pas encore terminé ? Ton avocat, dont voici la lettre, demande de nouveaux envois de fonds !

— Tout ce qu'il voudra ! reprit Barbe-Grise avec feu ! S'il a besoin de cent mille écus, qu'il ne se gêne pas pour le dire ! Je pillerai, s'il le faut, une ville espagnole pour me procurer cet argent. . . .

Ce mot de procès jurait d'une si étrange façon dans la bouche du boucanier, — ce demi-sauvage placé si en dehors de la civilisation, — que de Morvan, une fois qu'il fut seul avec Montbars, s'empressa de lui demander une explication à ce sujet.

— C'est une drôle de chose que le cœur humain, Louis, lui répondit le chef des flibustiers. Ce Barbe-Grise, que tu vois si indifférent à tout, cet homme qui a laissé sa fille dans une ignorance sans nom, qui lui permet de s'exposer aux hasards de la mer, qui l'abandonne, pour ainsi dire, aux brutales passions de bandits, et dont un miracle seul l'a sauvée ; cet homme qui ne se dérangerait pas d'une ligne de son chemin pour réaliser une fortune, sacrifierait sans hésiter sa vie pour gagner un procès que depuis plus de trente ans il soutient en Europe ! Et sais-tu quelle est la cause de ce procès ? C'est incroyable ! il s'agit pour lui de prouver qu'il descend des véritables seigneurs de Kerjean, et qu'il a le droit de porter les armes de cette maison !

Le chevalier de Morvan fut moins surpris encore que content de ce que Montbars venait de lui apprendre.

Il était heureux de savoir que Jeanne appartenait à la noblesse. Pourquoi ? Il n'eût pu répondre à cette question.

Le lendemain, au point du jour, il se mettait en route, en compagnie de Montbars et de Barbe-Grise, pour le mont du Pithon, où il arrivait en même temps que son adversaire, le beau Laurent.

XXIV

Dans les premiers temps de l'occupation de l'île de Saint-Domingue par les Français, les duels entre les boucaniers entre les boucaniers avaient lieu sans témoins.

Les adversaires étaient seulement tenus de déclarer à leurs camarades le jour fixé pour la rencontre. Cette formalité accomplie, ils partaient ensemble, armés de leur fusil et se battaient comme bon leur semblait, à courte portée ou à longue distance. Quand l'un des

deux succombait, — et ce cas se présentait neuf fois sur dix, — un chirurgien était chargé par les boucaniers réunis de visiter le cadavre et d'examiner l'entrée de la balle. S'il trouvait qu'elle avait pénétré soit par le dos, soit trop de côté, le coup était, selon l'expression en usage, "imputé à perfidie ;" alors on attachait le vainqueur à un arbre et on lui cassait la tête.

Plusieurs boucaniers ainsi condamnés et exécutés avaient, à leurs derniers moments, protesté avec une rare énergie de leur innocence ; les premiers gouverneurs pour le roi qui arrivèrent dans l'île, ordonnèrent qu'aucun duel n'aurait lieu désormais sans témoins.

Toutefois, afin de ne pas étendre les querelles, les témoins n'étaient spécialement chargés des intérêts d'aucun des deux champions : leur mission se bornait à assister passivement au combat ; les adversaires réglèrent eux-mêmes les conditions du duel. De Morvan, mis au courant de ces détails par Montbars, voulut par une espèce de galanterie tout à fait dans son caractère, laisser l'initiative à Laurent.

— Monsieur, lui dit-il simplement, vous êtes plus habitué que moi à ces sortes d'affaires ; veuillez décider de quelle façon se passera le combat. J'accepte à l'avance, et tiens pour bon le mode que vous adopterez.

Laurent n'était plus en ce moment ce même homme que le lecteur a vu à Léogane, si impertinent, si emporté, si superbe : son air grave et sérieux prouvait le cas extrême qu'il faisait de son adversaire.

Du reste, rien dans sa contenance n'annonçait, non pas la crainte, mais la moindre émotion il eût été évident pour un observateur, qu'il apportait la plus complète indifférence dans cette lutte : un médecin qui eût compté les battements de son cœur n'aurait pu trouver une pulsation de plus par minute.

Quant à de Morvan, quoique son attitude répondit dignement à celle du beau Laurent, il n'était pas intérieurement aussi tranquille : il se sentait rattaché à la vie par d'enivrantes espérances. Sa jeunesse si longtemps comprimée, se révélait à lui, en ce moment décisif et solennel, avec toute la richesse de son avenir. Il voyait pour ainsi dire d'une forme matérielle le bonheur qu'il laissait derrière lui ; il ne songeait nullement au coup mortel qui, selon toute probabilité allait l'atteindre : il pensait seulement qu'il ne reverrait plus Nativia.

Bizarre phénomène de l'esprit humain ! L'image de Fleur-des-Bois qu'il connaissait à peine se confondait dans son esprit avec celle de la séduisante fille du comte de Monterey.

— Monsieur, lui répondit Laurent, il est incontestable pour moi que je vais vous tuer : ne voyez, je vous en conjure, dans cette déclaration, ni une fanfaronnade née d'un amour-propre exagéré, ni une ruse inventée pour troubler votre sang-froid et peser sur votre courage ! Je vous dis cela afin d'avoir le droit d'ajouter que j'éprouve pour vous une estime singulière, et que vous êtes depuis dix ans le seul homme réellement honnête et loyal que j'aie rencontré.

— Monsieur, dit de Morvan en souriant, votre franchise provoque la mienne : tout-à-l'heure, j'étais à moitié convaincu que cette rencontre devait m'être fatale ; à présent, je suis intimement persuadé que vous seul en serez la victime. Quelle est la cause de ce revirement dans mes idées ? Je l'ignore : je constate un fait, pas autre chose ! Permettez-moi donc, tout en vous remerciant, de refuser votre oraison funèbre par trop anticipée ! Il me serait possible d'éviter ce combat sans blesser en rien l'honneur que, là, foi de gentilhomme, je refuserais ! Hier, désirant observer la neutralité que nous nous étions pro-

mise, j'ai évité d'entamer avec vous un sujet de conversation qui, à chaque instant, débordait de mon cœur pour monter à mes lèvres. . .

— Expliquez-vous, monsieur, interrompit Laurent : un quart d'heure de plus ou de moins est peu de chose en comparaison de l'éternité qui va commencer pour l'un de nous deux ! Mais laissez-moi d'abord vous complimenter sur la réaction qui s'est opérée dans votre esprit ! Là, franchement, si votre balle me jette inanimé sur le sol, vous accomplirez une bonne action, car je suis aujourd'hui, grâce à la haine que j'éprouve pour les hommes, devenu un être implacable et féroce, un tigre altéré de sang et de carnage ! Vous voyez que je suis loin de tenir à me faire valoir. A présent, quel est donc, je vous prie, ce sujet de conversation qui, selon vos expressions, débordait hier à chaque instant de votre cœur pour monter à vos lèvres ?

— Connaissez-vous Nativia, monsieur, dit lentement de Morvan ? après avoir hésité.

Un sourire d'une indicible expression plissa les lèvres minces du beau Laurent.

— Vous voulez parler de la fille du comte de Monterey, n'est-ce pas ? Certes, je la connais ! — Après ?

— Après ? répéta de Morvan avec une fureur concentrée. Mais il me semble, monsieur, que ce nom vaut à lui seul une longue explication ! Vous avez indignement outragé cette jeune fille, et moi je l'aime ! . . . Finissons-en, je vous prie. J'ai hâte de tenir votre existence au bout de mon mousquet !

Mon cher chevalier, dit le beau Laurent d'un ton moitié affectueux, moitié moqueur, je suis ravi que vous croyiez avoir contre moi un motif de vengeance. . . cela vous animera. Cependant, comme je ne désire pas vous priver de votre sang froid, je dois vous déclarer que fussiez-vous, — ce qui est fort possible, — l'amant de la senorita Sandoval, la conduite que j'ai tenue envers elle n'a rien qui puisse motiver votre grande colère : au contraire. Je me hâte pourtant d'ajouter que Nativia vous serait extrêmement reconnaissante de ma mort. A présent que nous avons causé aussi longuement que font les héros d'Homère, passons au combat. N'avez-vous plus aucune demande à m'adresser ?

— Aucune, monsieur. Je vous répète que j'accepte d'avance et tiens pour bon tout ce que vous déciderez.

— Eh bien ! alors, nous allons remettre au sort le soin de décider qui de nous deux tirera le premier. Nous nous placerons ensuite à cinquante pas de distance. Si le premier qui fait feu manque son adversaire, — il faut prévoir en duel même les plus grandes improbabilités, — celui-là aura le droit d'avancer autant que bon lui semblera et de lui brûler la cervelle à bout portant. Quant aux autres conditions, nous nous en rapportons aux usages de la boucanerie ! . . . Ah ! à propos ! il me reste à vous prévenir que l'un de ces usages veut que toute amorce brûlée compte comme coup tiré ! Si vous conservez le moindre doute sur la façon dont vous avez chargé votre mousquet, examinez-le de nouveau : ceci est fort essentiel ! . . .

— Je réponds sur ma tête de cette arme ! dit Montbars, qui remit à son neveu le long fusil de Barbe-Grise.

Laurent fit jouer les fessorts de sa carabine regarda l'amorce, puis compta cinquante pas.

De flibustier portait des pistolets à sa ceinture, il s'en servit pour marquer, en les déposant à terre, les deux limites.

— Monsieur, dit-il, ce quadruple va décider qui de nous deux tirera le premier.

Laurent jeta la pièce d'or en l'air.

— Croix ! dit de Morvan.

Le quadruple tomba face.

—C'est à vous, monsieur, à commencer, dit tranquillement de Morvan.

Laurent s'inclina sans répondre ; puis il se hâta de regagner la place qui lui était assignée.

Il était permis de supposer, à son empressement, qu'il tenait à ne pas prolonger l'agonie du malheureux gentilhomme.

De Morvan, droit, immobile, appuyé sur son fusil, était très-pâle ; toutefois ses yeux fixaient son adversaire avec une expression de menace et de défi, qui n'était certes point de nature, loin de là, à lui concilier sa bienveillance !

L'homme payait son tribut à la faiblesse humaine, le gentilhomme portait dignement son honneur !

Quant à Montbars, quoiqu'il imitât l'exemple que lui donnait son neveu, et qu'il fût impassible ainsi qu'une statue, il était facile de deviner aux plis de son front, à la contraction de ses sourcils, au sombre éclat de ses yeux, qu'un violent orage grondait en lui, et que Laurent une fois vainqueur trouverait un nouvel et terrible adversaire !

Barbe-Grise, les bras croisés et l'air indifférent, ne s'occupait du duel qu'au point de vue de l'art : il voulait savoir si le coup serait bien tiré, pas autre chose.

Son procès à propos du nom et des armes des Kerjean, — procès qui durait depuis trente ans, le préoccupait bien autrement que le drame terrible dont il était le témoin.

XXV

Une fois, que Laurent eut regagné sa place, il leva son fusil et se mit à viser avec un calme effroyable l'infortuné de Morvan.

Le visage du flibustier ne décelait ni passion, ni pitié, ni colère.

Il tirait tout bonnement au but !

Près de cinq secondes se passèrent ainsi : enfin, un coup sec et léger retentit et une petite colonne de fumée s'éleva dans l'air, le fusil de Laurent avait fait long feu, l'amorce seule était partie ! . . .

—Chevalier Louis, s'écria-t-il d'un air moqueur et surpris, je reconnais que vous êtes né sous une heureuse étoile : vous devez me trouver bien ridicule à présent, avec mon oraison funèbre de tout-à-l'heure. Cette fois est du reste la première que mon arme n'ait pas fait son devoir. Je vous visais au front : à vous de tirer.

—Louis, murmura de Montbars en se rapprochant de son neveu, sois sans pitié, venge Nativà.

Le jeune homme s'attendait si peu au miracle qui venait de le sauver que dans le premier moment il n'éprouva ni étonnement, ni joie ; la force de volonté qu'il avait appelée à son aide, pour tomber dignement, agissait encore sur son esprit et le dominait : le nom de Nativà, prononcé par Montbars à son oreille, opéra en lui une réaction soudaine.

Il comprit que, sans une circonstance aussi imprévue qu'impardonnable, il serait mort en ce moment ; il pensait que Laurent, cet homme qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais eu l'idée de provoquer, achevait de le viser avec un sang froid implacable : alors sa pâleur s'écruta, le colère lui monta au cerveau, il oublia sa générosité naturelle, tous ses bons instincts.

Armant à son tour son fusil, il s'avança lentement sur son adversaire, qui, le sourire sur les lèvres et dans une pose pleine d'abandon, paraissait ne pas se douter qu'il courût le moindre danger.

Le courage du beau Laurent, il faut lui rendre cette justice, présentait quelque chose de sublime à voir.

Quinze pas le séparaient à peine du chevalier, lorsque Jeanne, s'élançant hors du bois, se présenta en scène.

—Chevalier Louis, s'écria-t-elle, est-ce que tu vas tuer Laurent ! . . . Tu vois bien qu'il est sans armes ! . . .

A ces mots, prononcés de cette voix vibrante et perlée qui rendait si charmantes les moindres paroles de Fleur-des-Bois, de Morvan crut se réveiller d'un rêve affreux.

—J'étais fou ! Qu'allais-je faire ! . . . Ah ! merci, ma bonne Jeanne, s'écria-t-il avec un élan parti du cœur, Détournant alors son arme dirigée contre la poitrine de son adversaire, de Morvan tira en l'air.

Cette scène s'était passée avec une rapidité extrême.

—Mille tonnerres ! s'écria Laurent dont le visage, jusqu'à ce moment impassible, se couvrit d'une vive rougeur ; mille tonnerres, chevalier Louis, je n'accepte pas cette injure ! . . . Rechargez votre mousquet et tirez sur moi ! . . . ou sinon, par toutes les furies de l'enfer, je me brûle la cervelle !

Laurent, en parlant ainsi, ramassa le pistolet qu'il avait déposé à terre pour marquer les distances, et l'armant avec vivacité, il appliqua la gueule du canon sur son front.

Il était impossible, à la contenance de Laurent, de mettre un seul instant en doute qu'il accomplirait sa menace.

—Monsieur, lui dit de Morvan, notre rencontre a été la suite d'une injure que je vous ai adressée ; je vous ai appelée : " lâche et assassin. " Eh bien ! devant Montbars et Barbe-Grise, ici présents, je vous offre mes très-humbles excuses ; je retire les mots qui vous ont offensé, je vous en demande pardon ! . . . Que pouvez-vous exiger davantage ?

A cette réponse faite d'un ton solennel, Laurent jeta son pistolet loin de lui, et, s'élançant d'un bond vers de Morvan, il le prit dans ses bras, et, le serrant contre sa poitrine :

—Chevalier, lui dit-il, depuis dix ans, pas un noble sentiment n'avait fait battre mon cœur ; je vous dois cette larme que vous voyez trembler dans mes cils ; je reconnais que parmi les hommes il en est de dignes d'être aimés ! Jusqu'à présent j'ai refusé d'avoir un ami, un associé, voulez-vous être mon *matelot* !

Le jeune homme considérait avec raison une telle association comme une chose très-grave, il réfléchit et hésita avant de répondre.

—Mon cher Louis, dit de Montbars ce n'est par une raison, parce que Laurent m'est antipathique, pour que je ne rende point une justice entière à ses qualités. Si, d'un côté, je le crois affligé d'un cœur insensible, d'instincts détestables, d'un orgueil sans bornes, de passions fougueuses ; de l'autre, je reconnais que pas un homme au monde n'est plus esclave de sa parole, plus magnifique, plus intrépide que lui. Dès qu'il t'offre de devenir son *matelot*, tu n'as plus rien à redouter de ses défauts, mais tout à attendre de sa valeur et de son expérience. Je te conseille donc d'accepter.

—Monsieur, s'écria de Morvan en s'adressant à Laurent, soyez persuadé, je vous en conjure, que les considérations développées par Montbars n'entrent pour rien dans ma détermination. Il est incontestable que je suis venu à Saint-Domingue pour essayer d'y faire fortune, que j'éprouve un vif, un ardent désir de me créer une indépendance ; pourtant, je vous le répète, ce n'est nullement l'appui que je suis certain de trouver en vous qui me fait accepter votre offre ; je me sens attiré vers vous parce que vous avez, je le crois, beaucoup souffert, et que vous souffrez encore. Voici ma main !

—Merci, *mon matelot*, dit Laurent qui sera avec une affectueuse émotion la main du jeune homme dans les siennes ; entre nous deux, maintenant, il ne peut y avoir ni or-

gueil, ni querelle, ni méfiance. Une seule chose nous reste personnelle, notre passé ; je te prierai de ne jamais m'interroger à ce sujet ; sache seulement, car tu arrives probablement imbu de tous les préjugés d'Europe, que ma naissance ne le cède pas en noblesse à ton origine, quelque illustre qu'elle puisse être . . .

Les deux nouveaux amis et leurs témoins allaient reprendre le chemin de l'habitation, lorsqu'ils virent sortir Alain du bois. Le Bas-Breton, qui avait l'air radieux, portait en bandoulière le fusil du boucanier qu'il avait récemment acheté avec les cinq quadruples de Laurent.

—D'où viens-tu ? lui demanda le chevalier.

—D'un taillis où je me tenais caché, maître.

—Et pourquoi cela, étais-tu caché ?

Cette question parut gêner Alain qui jeta à la dérobée un coup d'œil furtif sur le beau Laurent.

—Voyons, j'attends ta réponse.

—Tant pis ! s'écria Alain en prenant son parti ; je vais tout vous avouer. Eh bien ! maître, je m'étais mis en embuscade pour tuer M. Laurent, s'il avait l'avantage sur vous.

—Matelot, dit Laurent, cette seule réponse de ton serviteur suffirait, s'il me restait un doute, pour me prouver combien tu es digne d'être mon associé. Être aimé ainsi de ceux qui dépendent de vous est un bel éloge ! . . . Quant à toi, mon ami, continua Laurent en se retournant vers Alain, voici cinq quadruples pour te récompenser de ta fidélité à ton maître.

—Ah ! ça, c'est trop fort, s'écria naïvement Alain en saisissant avec avidité les pièces d'or, qu'est-ce que vous m'auriez donc donné si je vous avais tué ? Une fortune, sans doute ?

Pendant le trajet du Bois-Roger à l'habitation de Barbe-Grise, Laurent marcha à côté de de Morvan.

—Matelot, lui dit-il, je dois t'avertir, afin que tu ne sois pas effrayé, que toute personne à laquelle tu parleras de moi te racontera des histoires effrayantes sur mon compte. De ces récits, grossis par la crédulité, il ne faudra croire que la moitié ; cette moitié, je l'avoue, est encore bien grosse d'événements tragiques. Que veux-tu ! j'ai besoin de bruit et d'émotions pour m'étourdir, pour oublier. Sans le fracas de la bataille, sans les entreprises impossibles que je tente et que j'accomplis, sans la dévorante activité que je déploie à certains moments, il y a longtemps déjà que j'aurais abouti au suicide . . . Or, le suicide est une lâcheté, et mon cœur est resté brave. A toi près, il n'y a dans l'île de Saint-Domingue qu'une seule personne dont la vue me soit agréable : Fleur-des-Bois . . . Vingt fois je me suis surpris à mêler l'image de cette sauvage et séduisante enfant à des rêves d'avenir . . .

Laurent fit une légère pause, puis éclatant de rire :

Vraiment, reprit-il comme se parlant à lui-même, c'est du dernier grotesque d'admettre que Fleur-des-Bois puisse occuper ma pensée !

L'aveu de la sympathie que Laurent ressentait pour la fille de Barbe-Grise avait fait tressaillir de Morvan ; les dernières paroles de son matelot lui causèrent un plaisir qu'il accepta comme il avait accepté déjà cette émotion première, sans songer à l'analyser.

Les cinq hommes en arrivant à l'habitation, Jeanne ayant pris sur eux l'avance, trouvèrent un copieux dîner qui les attendait.

Alain était dans l'admiration de la façon dont se nourrissaient les boucaniers. Au dixième pichet de cidre il osa proposer à son maître d'établir un boucan . . .

Le repas terminé, le beau Laurent deman-

da à Barbe-Grise un cheval, et annonça son intention de retourner sans plus tarder à la ville de Léogane.

—Matelot, dit-il en prenant congé de de Morvan, il me reste à peine de ma dernière course vingt mille écus à dissiper, de quoi me distraire quinze jours. Aussitôt cette besogne terminée, je t'avertirai et nous reprendrons la mer. Inutile d'ajouter que si tu as besoin d'argent, tu me feras un véritable plaisir en puisant dans ma caisse. A bientôt, au revoir!

Le départ de Laurent fut agréable à de Morvan; l'idée qu'il allait recommencer avec Jeanne ses promenades dans les bois lui souriait extrêmement; il s'avouait, du reste, sans difficulté, le sentiment fraternel et spontané éelos dans son cœur pour la fille de Barbe-Grise.

A peine le beau Laurent se fut-il éloigné, que Fleur-des-Bois vint trouver son chevalier Louis, comme elle appelait de Morvan.

—Ami, lui dit-elle, veux-tu venir aujourd'hui encore avec moi à la chasse? Casque-en-Cuir, ajouta-t-elle, nous accompagnera...

Ces derniers mots parurent contrarier de Morvan.

Fleur-des-Bois remarqua son mécontentement, et reprenant la parole:

—J'aimerais bien mieux me trouver seule avec toi, continua-t-elle. Nous nous entendons si bien tous les deux! Que veux-tu! Il faut aussi être juste. Or, sans Casque-en-Cuir, à l'heure qu'il est, je serais la plus malheureuse de toutes les créatures!

—Je ne te comprends pas, Fleur-des-Bois, explique-toi?

—C'est à Casque-en-Cuir, chevalier Louis, que tu dois la vie... Oui, à lui-même, poursuivit Jeanne, car c'est Casque-en-Cuir qui, profitant d'un moment où Laurent causait avec moi, a retourné la charge de son mousquet en mettant la balle contre la lumière et la poudre par-dessus... Ce n'est pas un accident qui t'a sauvé... Cela t'explique pourquoi je me suis élancée entre Laurent et toi quand tu allais faire feu. Tu n'avais couru aucun danger, je ne voulais pas te laisser commettre un assassinat même involontaire. Va sans cela, je ne t'aurais pas empêché de tuer Laurent!... L'aveu de cette supercherie fit monter le rouge au visage du jeune homme.

—Fleur-des-Bois, dit-il ta conduite en cette circonstance a été d'une grande légèreté. Tu m'exposais au déshonneur.

Au ton de sévérité que mit de Morvan dans cette réponse, la pauvre enfant courba la tête et resta accablée sous le poids de la honte; des larmes silencieuses coulaient le long de ses joues.

—Ma bonne Jeanne, murmura de Morvan ému à la vue de cette douleur si sincère, pardonne-moi un moment de vivacité bien involontaire.

—Oui, j'ai peut-être eu tort d'agir ainsi. Que veux-tu? ce serait à recommencer que je ferais encore de même. Est-ce que je pouvais te laisser tuer, moi! s'écria Jeanne avec explosion.

Ma charmante enfant, instinctivement confus, se tut un instant, puis reprenant bientôt la parole d'une voix douce et suppliante:

—Mon chevalier Louis, lui dit-elle, ses jolies mains croisées en signe de prière, je t'en conjure, quand tu seras mécontent de moi, ne me gronde plus ainsi! Cela me fait trop de mal, de te voir en colère contre moi! Mon cœur se gonfle, et il me semble que je vais mourir! N'est-ce pas, mon chevalier Louis, que tu ne seras plus méchant?... Si tu savais combien je t'aime, tu te repentirais du mal que tu viens de me faire!...

—Je m'en repens, Jeanne, balbutia de Morvan profondément attendri.

XXVI

Depuis un mois qu'il était devenu le commensal de Barbe-Grise, de Morvan n'avait pas entendu parler une seule fois de son matelot le beau Laurent.

Plein d'enthousiasme, le chevalier compta d'aberd avec une impatience fébrile les jours et les heures qui, selon ses prévisions, le séparaient de son entrée en campagne: mais à mesure que le temps s'écoula sans amener aucun changement dans sa position, son irritation se calma, sans ardeur tomba et enfin vint un moment où à l'idée de prendre la mer il sentit la tristesse lui serrer le cœur.

Fleur-des-Bois, ce que de Morvan était loin de s'avouer, entraînait pour beaucoup dans la nouvelle disposition de son esprit. Resté jusqu'alors isolé dans sa vie solitaire, il n'avait pu demeurer insensible à la douce et chaste intimité qui s'était établie entre lui et la fille de Barbe-Grise.

Il n'est guère impossible, en effet, qu'un jeune homme, à moins que son cœur ne soit déjà complètement vicié, n'éprouve pas un réel sentiment de reconnaissance pour la femme qui, sans arrière-pensée aucune, lui livre toute son âme!

D'abord séduit par l'originalité si naturelle du caractère de Fleur-des-Bois, de Morvan n'avait pas tardé à trouver en elle les plus charmantes et les plus précieuses qualités.

Chaque jour une nouvelle découverte affermissait davantage l'affection qu'il portait à la délicieuse créature.

Fleur-des-Bois, entièrement négligée par son père, était d'une ignorance complète: de Morvan se mit avec ardeur à son éducation.

La jeune boucanière montra d'abord une profonde répugnance pour les difficultés si fastidieuses que présentent les principes élémentaires.

—Que m'importe, chevalier Louis, disait-elle à son professeur, ce que l'on trouve dans les livres! Que pourrais-je y apprendre que je ne sache déjà! la vie est une chose si simple: avoir confiance en Dieu, aimer ceux qui sont bons, fuir les méchants. Que verrais-je dans tes livres qui vaille le spectacle de nos forêts? Mon chevalier Louis, laissons là ces papiers qui me fatiguent inutilement l'esprit et auxquels je ne comprends rien. Le temps est magnifique, les oiseaux chantent dans les bois, prends un mousquet et viens avec moi à la chasse.

—Jeanne, lui répondit un jour de Morvan, ne serais-tu donc pas contente, si j'étais loin de toi, de recevoir de mes nouvelles, de pouvoir lire les mots d'amitié que je t'écrirais?

Cette question impressionna vivement la jeune fille.

—Ah! mon chevalier Louis, s'écria-t-elle, je n'avais pas songé à cela! Oui, tu as raison, la science est une bien belle chose! Elle vous rapproche des absents que l'on aime! Pourquoi ne m'as-tu pas fait observer cela plus tôt! Je serais aujourd'hui savante!

A partir de ce moment, Fleur-des-Bois se mit avec une ardeur sans pareille à l'étude: quinze jours plus tard elle lisait déjà fort passablement.

Un soir, en revenant à l'habitation après une de ces longues courses qui leur semblait une simple promenade, les jeunes gens aperçurent un inconnu assis à table.

Tous les deux, sans se rendre compte de leurs pensées, éprouvèrent en même temps une émotion pénible: le nouveau venu était un flibustier envoyé par le beau Laurent: il apportait une lettre à de Morvan.

—Mon matelot, écrivait Laurent, grâce à une déplorable chance qui s'était acharnée après moi, il m'a fallu gagner et dépenser deux cent mille livres avant de pouvoir per-

dre mes vingt mille écus! Hier les dés m'ont enfin enlevé mon dernier diamant et mon unique quadruple! Arrive tout de suite: je me sens en verve contre l'Espagnol et j'ai hâte d'embarquer. Je t'attends demain."

Le contenu de cette lettre qui, trois semaines auparavant, aurait comblé de Morvan de joie, lui parut alors constituer un véritable malheur. Quant à Fleur-des-Bois, elle pâlit comme si elle allait se trouver mal, et dit en s'adressant à de Morvan d'une voix qui tremblait:

—Mon chevalier Louis, pourquoi partir? Que t'importe de gagner de l'or? Qu'en feras-tu? à quoi cela te servira-t-il? Tes goûts ne sont pas pareils à ceux des autres hommes: tu n'aimes ni le jeu, ni le luxe, ni les boissons brûlantes. Que te faut-il? De belles forêts embaumées, un mousquet qui abatte à deux cents pas un taureau sauvage, une sœur qui t'aime! Quoi encore? De l'espace et de la liberté! Eh bien! n'as-tu pas ici toutes ces choses?... Pourquoi aller t'exposer à de terribles dangers, afin de conquérir des richesses dont tu ne saurais que faire? Reste avec moi, mon chevalier Louis! je ne te contrarierai jamais; je préviendrai tes moindres désirs, je t'obéirai en tout... Je t'en prie, je t'en conjure, ne pars pas. Et puis, que veux-tu que je devienne à présent, sans toi? reprit Jeanne après un long silence. Casque-en-Cuir et mon père ne sont pas méchants, certes; eh bien! je ne sais comment cela se fait, mais je ne les vois plus tels qu'ils me semblaient jadis! Ils me paraissent changés: je sens que ni l'un ni l'autre ne savent m'aimer.

Mon père ne songe qu'à son procès; Casque-en-Cuir lui, je ne sais ce qu'il désire, mais à coup sûr ce n'est pas mon bonheur! Toi seul tu as pour moi une affection véritable! Mon chevalier Louis, je ne t'ai jamais fait de peine, et tu es trop bon pour vouloir me rendre à tout jamais malheureuse. Ne me quitte donc pas!

De Morvan, réellement attendri, ne savait que répondre: ce fut Barbe-Grise qui prit la parole.

—Mon enfant, dit-il à Jeanne avec le calme qui lui était habituel, ne te désole pas! Ton désespoir me prouve que tu aimes d'aimer le chevalier Louis: voilà tout! A présent que ton cœur a commencé à sentir, une nouvelle affection ne tardera pas, crois-moi, à succéder à ce premier sentiment: tu trouveras bien le moyen de remplacer ton chevalier absent! Maintenant, si le neveu de Montbars veut rester, qu'il reste! Moi, ces choses-là ne me regardent pas! Il est fort naturel que chacun prenne son plaisir où il le trouve! Je n'ai jamais refusé l'hospitalité à personne!...

A cet étrange discours de Barbe-Grise, de cet homme qui, à un seul et bizarre préjugé près, celui de la noblesse, était si détaché des liens de la civilisation, Jeanne se troubla et garda le silence.

Il était néanmoins évident pour de Morvan que la jeune fille n'avait pas compris la portée des paroles prononcées par son père: seulement son instinct exquis de douleur avait été éveillé.

Le lendemain au point du jour le chevalier, suivi de son serviteur, se mit en route.

Fleur-des-Bois, escortée d'une partie de la meute de son père, l'accompagna jusqu'à l'entrée de la ville de Léogane.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— LISEZ —

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Avril

15,651 par jour.

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de gradues compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.

Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

—LE GRAND—

PANORAMA DE JERUSALEM

Et le Crucifiement

Représentant de grande en naturelle, les montagnes de SION, des OLIVIERES et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUEES, et les caravannes en chemin pour la VILLE SAINTE, les ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

Coin des rues Ste. Catherine et St. Urbain.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30 p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE,

21 RUE ST. LAURENT

Importateurs et Manufacturiers

Assortiment Complet de Nouveautés

— EN —

CHAPEAUX,

CASQUETTES,

ETC., ETC.

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, etc.

PRIX TRES MODERES

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 28 Oct. Après-Midi et Soirée.

Le plus grand spectacle moderne

LES MILLE ET UNE NUITS

Magnifiques Costumes, Décors splendides, Musique Enchanteresse, Corps de Ballet, Grande Marche par des centaines d'amazones, etc.

— PRIX D'ADMISSION : —

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante—CORINNE dans NEW ARCADIA.



IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES,

LIVRES,

BROCHURES,

PAMPHILETS,

AFFICHES,

CARTES DE VISITE,

CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES,

ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES,

ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES,

BLANCS DE TOUTES SORTES,

ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES. CARACTÈRES DE LUXE.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.